

Les notes de Claire Murat
(ou phylum : naissance et mort)

Beauraing, Belgique
Décembre 2046

Grenier, malles et décisions

Il y a dans les greniers un relent de machine à voyager dans le temps. C'est un cliché, sans doute, mais ces derniers véhiculent bien des choses que les humains et donc moi-même, sentons tellement fort.

Je repousse depuis des mois ma décision et sa mise à exécution. Je suis biologiste moléculaire et aussi neuro-biologiste. Je m'appelle Claire Murat. J'ai 51 ans. J'ai des diplômes, des doctorats mais ceci n'est pas un CV. Ce sont des notes sans plus.

En fait, je pourrais bien changer le monde. Il y a juste cette décision de passer à l'acte...

Alors je suis retournée dans notre vieille maison de campagne, j'essaie de prendre du recul. On s'éloigne des choses, on recule, mais on fait aussi en sorte de pouvoir prendre son élan, mieux sauter. Encore des clichés.

La vue sur les lointains qui porte à vingt kilomètres au moins, les champs, un peu de solitude et les malles !

Les malles que j'ai descendue des petits greniers cachés là-haut sous les avancées de toit. Ces malles qui vont me dire toutes sortes de choses sur ce qui m'a amenée là. Mon père, ma mère, moi-même et,

qui sait, mes enfants dont la gentillesse de leurs grands parents a sans doute laissé des traces en albums photos.

Les photos ! Mon père n'aimait pas trop les versions numériques qui disparaissent comme disparaissent les disques durs des ordinateurs et les logiciels pour les décoder. Il gardait un faible pour l'analogique directement interprétable par nos cinq sens.

Je me suis aussi résignée à tenir ce journal quitte à le détruire une fois la décision finale prise. Si vous le lisez, c'est que je ne l'ai pas détruit mais sûrement caché et que vous ou quelqu'un l'avez sorti d'un grenier, un autre grenier sans doute.

Aujourd'hui, nous sommes en 2046 de l'ère dite chrétienne. Le monde ne va pas bien et comme toujours dans ces moments où tout va mal, où les lois faiblissent et les factions se raidissent, il y a cette montée des crédulités et des superstitions, ces refuges pour les esprits gorgés de peurs et de frustrations.

Pourtant ce qui arrive avait été prédit, le désordre climatique bat son plein, les réfugiés des bords de mers affluent sans rien d'autre que leurs corps à nourrir et leur réprobation tout en continuant à se reproduire à qui mieux mieux.

Les économies engendrent plus que jamais les inégalités et si les sciences continuent à évoluer, c'est plus que jamais pour concevoir des moyens techniques pour contenir toute cette marée humaine de pauvres, de déracinés, d'exclus.

J'ai dû ruser pour finaliser mon projet. J'ai dû me résoudre à la solitude même si ce n'est pas dans mes inclinations.

« On » ne se doute de rien et je n'ai qu'à procéder à l'envoi pour...

Mais jouons le jeu. J'allais vers les souvenirs...

Aujourd'hui mon père aurait eu 100 ans tout rond. Et ma mère qui en aurait eu 85 a péri dans un accident voilà 5 ans. Ils ont eu une bonne vie mais ils m'ont nourri de l'idée qu'il fallait garder les yeux ouverts. Mon mari, Jacques Murat est mort prématurément d'une maladie que personne n'a à ce jour été capable d'identifier.

Il faut dire qu'il était très influent dans les ONG qui s'occupent des réfugiés climatiques. Il était aussi assez intransigeant avec les politiques et les puissants de tout poil. Cette maladie incompréhensible sortie de l'un ou l'autre laboratoire est pour moi une raison de plus pour prendre ma décision.

Non par vengeance, vous le comprendrez plus loin,

mais par souci d'apporter un remède à la maladie principale de l'humanité.

Les souvenirs... Commençons par cette malle avachie. Voyons un peu... Ce document défraîchi qui semble avoir été tapé à la machine ! Le titre mentionne : « la métaphysique expérimentale » ou « Le solitaire » et c'est signé Phileas Grimlen, l'un des pseudos de mon père.

Il faut vous dire, mon père était un scientifique, un physicien mais aussi un rêveur impénitent. Il adorait raconter et écrire des histoires et des contes une fois sa carrière finie. Mais il en écrivait depuis toujours, quasi en cachette. Alors, par vaine protection, il signait ses productions auxquelles il n'attachait d'autre valeur que de l'amuser, du nom de Phileas Grimlen.

Je vous livre l'introduction qui annonce la couleur car mon père était par les idées si ce n'est par les actes, un pionnier de cette façon de voir notre monde comme une simulation.

Je crois qu'il pensait, comme d'autres à son époque, que nous sommes à l'intérieur d'une sorte d'inimaginable simulation, dans une réalité virtuelle au sein d'un inimaginable processeur de la taille, qui sait, d'un soleil. Il aimait cette idée car à cette

époque naissaient les premières réalités virtuelles à travers les jeux vidéos encore simples bien sûr. Sans doute de là vient qualificatif d'expérimental à « sa » métaphysique. Même si une fois devenue expérimentale, une métaphysique glisse sur le versant de la physique. Sans doute avait-il une conscience aigüe de ce que ses expériences étaient des « gedanken experiments », des expériences par la pensée difficilement falsifiables.

La fin de l'après-midi approche, et le soir tombe déjà. Nous approchons du solstice d'hiver, de Noël. Il va me falloir allumer une lumière... Je vais baisser les volets pour ne pas trop attirer l'attention.

Extrait1 :

Cette fois, ça y est! Et je n'ai probablement que trop tardé. Vous savez, on croit que certaines choses ne devraient pas être écrites. On diffère sans arrêt leur mise sous cette forme écrite avec une sorte d'angoisse. Peu à peu, on finit par croire qu'elles vous menacent, ayant acquis une espèce d'existence autonome prête à vous écorcher si vous tentez de les coucher sur le papier. Puis, un beau jour, celui où vous avez rassemblé tout votre courage, vous vous apercevez que la chose vous a berné, qu'elle ne vous

menace aucunement et qu'il existe peut-être une chose 'prime' qui, elle, ne veut pas que vous écriviez la chose non-prime. A ce moment vous vous posez seulement la question: "aurais-je le temps ?" Cette Chose que vous êtes en train de lire (si il y a encore quelqu'un pour le faire) est multiple, panachée, mélangée. Il y a en même temps un peu de ce que moi, Phileas Grimlen, je suis, mais aussi de la philosophie livrée avec mode d'emploi (ce qui est nouveau, bien qu'il n'y ait pas à ce jour de service après vente prévu), une sorte de façon de jouer, une sorte de voyage aussi dans le beau pays d'Avalon que nous réinventerons vous et moi pour notre usage. Si les merveilles logiques ou la logique du merveilleux vous rebutent, fermez ce livre ou ne l'utilisez que comme somnifère; si vous tenez plus que tout à votre vision des choses, jetez ce livre au plus vite car il sera dangereux à lire pour ce à quoi vous tenez. Vous voilà prévenu(e), je commence...

Sacré papa... Si le monde que tu décrivais servait déjà pour toi d'échappatoire à un monde réel insupportable à tes yeux. Alors je crois bien que je procéderai à l'envoi et finaliserai mon projet.

Mais, cher Lecteur, je vous dois, et je me dois donc, un peu plus encore de cette prose un peu candide il est vrai. Il y a peut-être pour moi matière à réflexions. Et puis, j'avais décidé de prendre mon temps...

Papa y décrit une promenade d'un type qui lui ressemble assez comme mes souvenirs de lui

l'attestent.

Il donne à son personnage une profession affublée du nom le plus ringard possible : vidéo-ludicien. Voulant par là insister sur le fait que le personnage crée en tant qu'indépendant, des jeux vidéos. Vous le verrez, on en était aux vrais débuts. Même les personnages Zi et Log proviennent des premiers microprocesseurs 8bits de l'époque : le ZILOG (Z80) qui eut une influence non négligeable sur le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Mon père écrit même la phrase :

« J'estimais généralement qu'il s'agissait d'une victoire lorsqu'un jeu faisait fureur et que les joueurs, sans le savoir, devaient abandonner "un peu" de ce qui fait d'eux des êtres humains. »

Extrait 2 :

Mon ami Log et mon amie Zi

C'était le temps des fougères. Sous les grands fûts droits des hêtres, elles forment une sorte de jungle miniature où serpentent une multitude de pistes tracées par tout un peuple de petits animaux. Parfois, elles lancent leurs tiges plus haut qu'un homme comme en souvenir de temps anciens où elles maîtrisaient ce monde.

Je sifflai doucement pour rappeler Log. Des bruissements

m'avertirent de son approche. Je ne crains pas tant qu'il s'éloigne qu'il ne perde sa cavalière. Mais non, tout se passait bien, je vis pointer son museau effilé de chien du grand nord, ses yeux bridés me dévisagèrent un instant comme à travers les fentes d'un heaume et il fit un bref arrêt pour me permettre de voir Zi bien agrippée sur son dos. Zi ne me regarda pas car mon appel choque son sens de la liberté. Elle se contenta de se maintenir des griffes d'une seule patte et de se lécher l'autre.

Cette chatte minuscule me tenait la dragée haute! Si fine et si menue qu'on eut dit un chaton. Je leur fis un vague signe de la main et continuai la promenade. Log bondit et Zi se maintint le mieux qu'elle put en enfonçant toutes ses petites griffes dans le cuir épais que j'avais coutume de fixer sur le dos du chien. La chatte aplatie pour offrir le moins de surface possible au vent qu'elle n'apprécie guère, le chien excité par la course mais évitant les changements de direction qui eussent pu désarçonner sa cavalière, le spectacle en valait la peine. J'avoue que je n'ai jamais trouvé cet état de choses exceptionnel. Au retour d'une promenade de ce genre, j'ôte les épaulières de cuir de Log et prend la chatte sur mon bras. Notre équipage a alors tellement l'air naturel que j'en ai erronément inféré que quiconque en faisait autant et que c'était notre goût pour les chemins écartés qui était à l'origine du fait que je n'avais jamais vu d'autres associations du même genre.

Pourtant, pour l'heure, nous cherchions quelque chose de précis. Nous n'arrivions pas à le trouver d'ailleurs. J'avais peu de chance quant à moi de le découvrir seul, mais Zi et Log trouveraient, j'en étais sûr ! Pour autant naturellement que la petite guerre que je voulais soit précisément en train

de se produire pas trop loin.

Tout-à-coup, je vis Zi sauter de Log et courir en ondulant dans les fougères. Log freina, volta et la suivit. Je fis de même en jubilant. Ce signe ne trompait pas, Zi avait trouvé! Je ne comprends toujours pas comment ils font mais, ils le font !

Un miaulement ténu et le fouet de Log qui s'agitait m'amènerent sur les lieux du drame. C'était exactement ce que je cherchais. Au centre d'une petite clairière se dressait une fourmilière toute de brindilles et de débris de feuilles. Déjà je pouvais voir qu'il s'agissait de fourmis noires.

NOIRES: UN GROS POINT, UN TRAIT, UN AUTRE GROS POINT ET DESSOUS, TROIS PETITS TRAITS QUI S'AGITENT; SURFACE GLOBALE SUR ECRAN: 1/3 CM². Dans l'herbe de la clairière minuscule on pouvait voir des traînées rousses qui convergeaient vers le nid. Sans aucun doute, les fourmis rousses attaquaient le bastion des noires. ROUSSES: VOIR NOIRES EN REMPLACANT NOIR PAR ROUGE.

Je m'accroupis pour mieux voir et mieux comprendre. Log et Zi me jetèrent un regard interrogateur et, considérant mon signe de tête comme un acquiescement, s'en furent à Leurs occupations.

Seul, je m'intéressai d'abord aux troupes isolées, aux fantassins perdus, aux soldats en rupture de ban. J'espérais secrètement qu'un tropisme quelconque les pousserait droit vers le cœur du combat. Mais quelques minutes d'observation me convainquirent qu'il n'en était rien.

Ces insectes n'ont rien de l'automate que l'on se complait à décrire. Les unités perdues ne retrouvaient le bon chemin qu'après des errements sans fin et hasardeux grâce à une

sorte de bonne fortune qui les faisaient croiser la route suivie par de nombreux autres dans l'instant même ou peu de temps auparavant.

Cela ne m'arrangeait pas du tout. Ces effets de masse, appelés quelquefois du nom pompeux d'auto-organisation sont abominables à simuler. Je fis mentalement une croix sur la liste des phénomènes réels dont il faudrait me passer, sur la ligne: "tropisme".

Je décidai donc, moi aussi de m'approcher du centre des hostilités. Là, pas de doute, au corps à corps, les fourmis agissaient de façon plus prévisible, disons même anthropomorphique, au niveau de l'individu.

DECOR : PREVOIR UNE ZONE CENTRALE BRUNE POUR LE NID, SUR UN FOND VERT POUR LE RESTE.
PROPORTIONS: 1 A 3.

La bataille faisait rage. De petites brèches s'ouvraient ça et là dans le nid. A ces endroits on remarquait des formes noires et cornues qui faisaient de leur corps un rempart pendant que de plus petites formes emportaient les petites sphères blanches que sont les œufs au plus profond de la citadelle.

Le rempart vivant n'était pas d'une parfaite efficacité et l'évacuation trop lente par moments.

Les rousses piquaient et tuaient ou emportaient le butin ovoïde en vue de repas futurs. Les noires brisaient, coupaient et étranglaient. Surtout les cornues favorisées par leur taille au-dessus de la moyenne.

Je me demandais quel était l'enjeu vu de l'extérieur comme je m'y trouvais. En admettant que les noires repoussent l'ennemi, que se passerait-il ? Je me fis mentalement l'image des rousses dispersées au point que tous les chemins

se valent et perdant leur tropisme pendant un temps jusqu'à être complètement éliminées par une sorte de dilution. Je vis en pensée la clairière parsemée de petites formes rousses immobiles avec, par endroits, les quelques guerriers perdus à jamais, voire même une colonne battant en retraite.

ATTENTION: PROJECTION ANTHROPOMORPHE HORS DE PROPORTION. A CORRIGER ULTERIEUREMENT.

Je décidai que j'arriverais à me faire une image fausse mais vraisemblable par l'être humain, de la défaite des rousses. Il ne fallait donc pas que cela se produise. J'avançai donc la main pour fausser le jeu et donner un avantage aux rousses. Dans le monde des fourmis, un événement extraordinaire, digne de leurs dieux s'ils en avaient, se produisit avec la soudaineté des choses du destin: Une brèche incontrôlable s'ouvrit dans le nid !

Pourtant, il ne s'agissait encore que de la partie non vraiment souterraine de la fourmilière. Des troupes fraîches montèrent à la surface et l'évacuation des œufs momentanément abandonnée. Cette fois les rousses avaient fort à faire et je fus pris de la crainte de les voir repoussées. En un éclair, je tentai de me faire une idée de ce que serait le sort des assaillants lorsqu'ils pénétreraient dans les galeries de la citadelle noire. Celles-ci seraient-elles étroites au point qu'un des ces soldats noirs et cornus suffirait à obstruer une galerie et la défendre presque indéfiniment ou bien les voies souterraines seraient-elles suffisamment larges pour permettre une action plus efficace des envahisseurs ? Il était terriblement frustrant de ne pas avoir le moyen de le savoir. D'autant plus que d'autres possibilités étaient envisageables, comme celle où le nombre de

défenseurs cornus n'eut pas été suffisant pour colmater toutes les galeries, ce qui laisserait aussi une chance aux rousses !

Parfois cela me surprenait de désirer que des envahisseurs quels qu'ils soient aient "une chance". Je mis cela sur le compte de mon métier et n'y pensai plus.

Jouant mon rôle destructeur plus avant, j'arasai une portion de la fourmilière. Les vestiges de nombreuses galeries apparaissent et à tort ou à raison, j'acquis la conviction qu'il n'y avait pas assez de soldats noirs et cornus pour garder toutes les voies d'accès.

DECOR DEUXIEME MANCHE: LABYRINTHE DE GALERIES. PAROIS OCRE FONCE. FOND DES GALERIES:BRUN CLAIR. QUELQUES CAVITES PLUS GRANDES POUR FIGURER DES SALLES OU SONT ENTREPOSES DES OEUFS. CHOIX AU HASARD D'UN NOMBRE DE VOIES OBSTREEES PAR UN SOLDAT.

En me penchant encore plus et en essayant d'ignorer les piqûres que m'infligeaient des rousses se trompant d'adversaire, je pus me convaincre que les galeries gardées étaient infranchissables et n'étaient que mieux obstruées par les cadavres de rousses qui s'y faisaient couper en deux. Par contre, un certain nombre de voies furent rapidement découvertes, par lesquelles les assaillants se précipitaient.

Je laissai les choses se dérouler pendant un temps en réprimant de violentes démangeaisons. Zi apparut soudain à l'orée de la petite clairière et s'approcha à pas comptés d'une colonne de fourmis rousses. Manifestement, elle avait envie de jouer, elle aussi au dieu dévastateur. Son approche, comme celle de tous les chats, était interminable; son attention complètement absorbée, son pelage frémissant

d'excitation. Tout-à-coup, elle sauta et retomba au milieu des fourmis rouges. Mais, ces innombrables petites choses qui lui grimpaiient dessus la rendirent à moitié folle, elle sauta de plus belle vers le nid et en virevoltant y creusa une affreuse brèche.

- Zi! Prends garde, m'écriai-je, tu vas tout saccager!

Mais Zi fila comme l'éclair pour aller dans les fougères se débarrasser de ces hôtes peu commodes.

Dans la citadelle, les noires décidément n'avaient pas été gâtées par le sort. Dans certaines galeries à moitié arrachées, on pouvait voir un gros soldat noir éperdu devant la dimension brutalement agrandie de l'espace à défendre avec, devant lui, un tas d'ennemis proprement occis. A d'autres endroits, le défenseur s'était fait prendre à revers et tué avant d'avoir pu tenter de se retourner. En définitive, les rousses avaient investi le labyrinthe mais en concédant de grosses pertes. On voyait que par endroits, les ouvrières noires s'étaient agglutinées pour former un bouchon pendant que l'on évacuait les œufs plus bas. Les rousses, seulement retardées, piquaient, tuaient et déblaient très méthodiquement.

MOUVEMENTS: SOLDAT NOIR ELIMINE SEULEMENT SI PRIS A REVERS DANS UNE GALERIE OBSTREE. LES ROUGES DOIVENT DONC SACRIFIER DES UNITES ?SINON? POSSIBILITE POUR LES NOIRS DE PRENDRE LES ROUGES A REVERS. AJOUTER POSSIBILITE POUR LES NOIRS DE FORMER DES BOUCHONS D'UNITES NON GUERRIERES. RENDRE L'EVACUATION DES OEUFS AUTOMATIQUE AVEC UNE CONSTANTE DE TEMPS TELLE QU'IL SOIT POSSIBLE POUR LES ROUGES

D'EN ATTRAPER; PREVOIR UN BONUS POUR LE JOUEUR "ROUGES" DANS CE CAS; LA MANCHE DEUX SE TERMINE LORSQUE SOIT:LES ROUGES SONT MAITRES DU LABYRINTHE (NOIRS DETRUISTS), SOIT:IL Y A ENCORE DES SOLDATS NOIRS EN ACTIVITE ET TOUS LES OEUFS SONT EVACUES.

J'étais très perplexe quant à la nature possible d'une troisième manche dans cette petite guerre entre fourmis. Que recherchaient finalement les rousses en attaquant les noires. Jusqu'ici la conquête d'espace et d'œufs m'avait semblé être la seule raison du combat. Mais à présent que les noires semblaient vaincues, je n'arrivais pas à me figurer la suite des événements. On pouvait imaginer bien des scénarios. Ma limitation provenait essentiellement de ce que le déroulement paraisse vraisemblable à ceux qui comme moi ignorent tout des fourmis et sont loin de pouvoir accepter que la réalité ne soit pas conforme à ce que leur bon sens commun leur suggère. Je pouvais éventuellement me permettre un petit pas vers ou plutôt à l'écart de la projection anthropomorphe, mais pas trop sans quoi le jeu ne se vendrait tout simplement pas. Absurde, dirait-on. J'estimais généralement qu'il s'agissait d'une victoire lorsqu'un jeu faisait fureur et que les joueurs, sans le savoir, devaient abandonner "un peu" de ce qui fait d'eux des êtres humains.

Je me redressai, sûr de ne plus pouvoir observer quoi que ce soit d'intelligible et sifflai Log.

Des mouvements de broussailles m'avertirent de son retour. Je pris, perdu dans mes pensées, le chemin à peine tracé qui m'avait amené là. Log aboya deux fois d'une voix pointue.

Il appelait Zi, manifestement elle se faisait prier ou il ne la trouvait pas. Je m'arrêtai toujours plongé par la pensée dans cette maudite fourmilière. Brusquement, Log apparut surmonté de Zi qui tenait fièrement entre ses petites mâchoires un souriceau encore tout rose.

-Zi! Tu es répugnante, m'exclamai-je, si tu tues, mange au moins ta proie ! Mais la chatte, d'un air dédaigneux, me lança sa victime avec un petit coup de gueule. Log, considérant que l'incident était clos, prit son trot régulier des promenades.

Je ramassai le souriceau encore chaud car je vis que du coin de l'œil, Zi s'assurait que j'acceptais bien son offrande. Il faudrait que je la fasse disparaître en douce si je ne voulais pas la vexer pour plusieurs jours. On a beau être un humain omnivore, la chair encore chaude et gorgée de sang ne correspondait à mes goûts en matière de nourriture. Je revins sur mes pas pour l'offrir à mon tour aux fourmis. Les rousses se ruèrent dessus.

Cela me donna une idée: les rousses seront les carnivores, mangeuses de fourmis au besoin. Des nomades qui vivent sur le terrain et brisent le royaume des sédentaires qui cultivent et entretiennent leurs pâturages peuplés de pucerons. Finalement, les rousses n'avaient aucun avantage à poursuivre plus avant la destruction du nid. Tuer et manger la reine pondeuse était un mauvais placement à long terme. L'épargner leur assurerait lors d'un prochain passage, une source de nourriture sans doute complètement reconstituée.

Tout cela ne fournissait aucune idée concernant la troisième manche de mon jeu. Cette bataille n'était finalement qu'une sorte d'énorme repas, avec de la nourriture qui se défend,

sans plus.

Pourtant j'aurais bien aimé un troisième niveau: la salle de ponte avec une reine au ventre tout blanc et énorme. Les œufs pondus avec une régularité de métronome. Des ouvrières prodiguant leurs soins sans désemparer. Puis l'ennemi qui surgit, tueur avide de cette chair même qu'il tue et ne pouvant s'arrêter. Un seul mot d'ordre chez les noires: sauver la reine! Un seul aussi chez les rousses: à table!

TROISIEME NIVEAU: AU CENTRE LA REINE, MEME FORMAT QU'UNE NOIRE MAIS ADDITIONNE D'UN ENORME VENTRE; NE PEUT SE DEPLACER SEULE; NECESSITE 4 OUVRIERES POUR BOUGER; SI 4 ROUSSES SE GROUPENT AUTOUR DU VENTRE, UNE PORTION DE CELUI-CI DISPARAIT; FIN DU JEU SI LA REINE EST MANGEE OU SI ELLE POND L'OEUF BLEU (ARRIVEE ALEATOIRE) DONT LA PRESENCE CHASSE L'ENNEMI.

Mentalement je rangeai toutes ces idées dans l'espoir de m'en servir à tête reposée dans la pénombre de mon bureau.

On voit un peu mieux avec cet extrait comment son esprit fonctionnait, à mon cher père ! L'analogie toujours l'analogie ! Pourtant il m'a seriné combien de fois, depuis toute petite : « l'analogie, ce péril des sciences ! ». Mais il ajoutait alors avec un sourire torve : « un péril qui rend vivant ! ».

Je me souviens qu'il me racontait qu'il avait programmé pour mes deux grands frères une sorte

de jeu simple genre ping-pong avec un petit processeur 8bits, en langage machine et une mémoire de 1028 mots de 8 bits ! On pouvait le brancher sur la télévision de l'époque, un tube TV bien sûr ! Les écrans plats n'existaient pas. Il estimait que ses fils devaient bien comprendre que ces jeux étaient des programmes, des constructions humaines... Sacrés frérots ! Dire qu'ils sont dans la septantaine aujourd'hui et toujours robustes.

Mais mon père ne pouvait pas s'empêcher de faire se recouvrir les mondes, de faire en sorte que le caractère numérique envahisse un peu le monde de ce « geek » de Phileas. Je joins donc à mes notes cet autre extrait sorti de la même malle et de la même farde :

Extrait 3 :

Longeant les énormes fûts des hêtres, je suivis mes deux amis pour la suite de la promenade. Ils avaient bien droit à prendre l'initiative à présent. De toute façon ils avaient le chic pour me programmer des périples pleins de coins superbes. Il semblait que nous avions le même attrait eux et moi pour certains décors où les ombres et les lumières forment une sorte de mosaïque sur les troncs verdis, les mousses épaisses et les champignons trapus. Nous aimions

aussi les pinèdes touffues qui forment comme un dôme à un ou deux mètres du sol et vous donnent l'impression une fois assis d'être sous un toit supporté par des centaines de piliers écailleux. L'ombre y est épaisse et l'on peut apercevoir au loin la lisière comme une fente lumineuse et horizontale. Je suis capable de rester des heures dans ce genre d'endroit alors que Log et Zi vaquent à leurs occupations. Cela me donne l'impression de m'incruster dans le décor et d'en faire en quelque sorte partie: je joue à être une sorte d'esprit tutélaire ! Mon plus grand plaisir est d'attendre que la gente animale qui hante le bois finissent par reprendre ses activités normales et me frôle sans un regard comme s'il était "normal" que je fusse là, assis.

Ce jour là, ils me conduisirent entre deux rangées de hêtres dont les hautes branches se rejoignaient et donnaient une perspective ogivale. On se serait cru dans la nef d'une cathédrale gothique, le soleil jouait avec les feuillages comme il l'aurait fait dans de magnifiques vitraux. Je me demandais par quel caprice on avait planté ces arbres ainsi loin de tout chemin et sans en tracer un. Tout au bout, j'apercevais mes compagnons qui avançaient à pas comptés comme si l'endroit leur intimait également un sentiment de respect, un sentiment qui serait plutôt fait de crainte que d'admiration. Je m'interrogeais pour savoir si c'était ce genre de vision naturelle qui avait donné l'idée du style des constructeurs de cathédrales ou si c'était le contraire, à savoir que ma connaissance préalable de ces formes engendrait l'analogie. Au fond, les premières églises furent peut-être constituées d'une telle allée d'arbres au bout de laquelle il suffisait encore de bâtir l'autel.

Sans le vouloir, j'appréciais professionnellement la

définition extraordinaire de l'image qu'il m'était donné de contempler. On pouvait voir jusqu'à la fine fumée de poussière qui voltigeait dans les rais de lumière solaire. Par-ci par-là un léger flou dû à une légère brume de chaleur, allait s'effilochant dans les feuilles. Fugacement, elle en atténuaient le miroitement en diffusant les reflets.

QUELQUE CHOSE NE VA PAS!

Je fus tout-à-coup très troublé. Jamais un décor ne m'avais paru si parfait ! Et puis, les feuilles de hêtre sont veloutées et douces, je n'avais pas le souvenir qu'elles puissent être même brièvement si brillantes. De plus, ces reflets me semblaient illogiques en raison de la position du soleil, mais c'était une sensation confuse et intuitive, je n'eus pas le temps de vraiment raisonner.

Un moment je vacillai, comme si j'allais me trouver mal. Je n'étais pourtant pas sujet aux syncopes et autres étourdissements. Je vis Log et Zi revenir vers moi, ventres à terre. Quelque chose tournait mal dans cet endroit.

REGARDE ! MAIS REGARDE DONC !

Ma vue fut soudain affectée après mon équilibre. L'image me sembla peu à peu constituée d'une infinité de petits carreaux, puis les carreaux se firent moins nombreux et les détails devinrent difficiles à appréhender. Zi me sauta sur les épaules et je sentis des tiraillements au bas de mon pantalon: Log voulait m'emmener ailleurs, et vite! Pourtant j'étais fasciné. Le décor finit par être constitué seulement de seize grandes taches carrées de couleurs variées qui rappelaient à peine la nef de verdure qui aurait dû se trouver devant moi. Le plus drôle était que ces carrés colorés paraissaient se trouver à des distances différentes de moi comme un souvenir du relief de l'image originale.

Enfin, aussi brutalement que cela avait commencé, les carrés se multiplièrent et l'image initiale se reconstitua. Du moins presque ... Car la féerie en était sortie, plus de reflets bizarres, plus de brume en écharpes, plus de poussières dansantes et dorées ...

Je tombai assis, épuisé et tremblant. Log me léchait les mains et Zi faisait ses griffes dans mes chaussures. Le désarroi de mes amis me fit l'effet d'une bouée à laquelle je m'agrippai. Il était un début de preuve que ce qui s'était passé ne m'était pas entièrement dû. Je voulais croire de toutes mes forces que Zi et Log ne me manifestaient pas ces signes d'affolement parce qu'ils pouvaient se rendre compte, les dieux savent comment, que j'étais subitement devenu fou !

Je voulais croire, au contraire, qu'eux aussi s'étaient rendus compte que quelque chose d'extérieur avait subitement mal tourné. Plus le temps passait et plus la bouée me semblait fragile.

ELOIGNE-TOI AVANT DE SOMBRER!

Je me mis à courir, le plus vite que je pus, pour m'éloigner de cet endroit. Suivi par mes amis, je voulais me prouver immédiatement par un effort violent que rien de physiologique ne m'était arrivé, que seule ma machine à penser logée entre mes oreilles pouvait avoir eu, éventuellement, un raté. Mais je savais déjà tout en m'essoufflant comme un perdu, que rien ne me permettrait de trancher. Si rien d'autre ne se produisait ce doute me collerait à la peau à jamais.

A présent, la forêt n'était que la forêt, belle et crédible, conforme à ce que je pouvais penser de cette forêt. Je revenais chez moi, lourd d'un jeu en gestation et d'une

hallucination que mon métier même me rendait difficile à classer comme telle. Malgré mon cœur qui cognait à m'en faire mal, je continuais à marteler le sol de mes pieds. La sueur me dégoulinait du visage et mes vêtements étaient trempés. Pendant ce temps j'avais réellement l'impression d'être à bord d'une machine au moteur emballé dont il était inutile que je cherche la commande. Je pouvais tourner mentalement le dos à ce qui lui arrivait et vivre un moment comme désincarné.

SAMADHI, ETAT ALTERE DE LA CONSCIENCE, DANGER, DANGER...

Tout se passait comme dans ces rêves du petit matin où un tas de choses vous semblent d'une logique sans faille, où la cohérence et la structure des phénomènes vous apparaît comme allant de soi et où vous faites, en vous réveillant, des efforts désespérés pour arriver à vous souvenir de cet ordre magnifique, de cette harmonie évidente qui peu à peu vous échappe. Petit à petit vous sentez que les mots que vous recommencez à utiliser ne sont pas conformes et ne peuvent jouer le rôle de support à ces pensées que vous aviez. Et l'on reste dépité, fatigué et triste d'oublier si rapidement ce langage que quelques moments avant on avait l'impression de connaître. On ne garde que cette sensation que les mots et la raison forment une espèce de sabir impropre, de patois simplet et boiteux, qu'il existe bien un "langage des sphères". Puis, l'éveil complet vous laisse honteux, comme si la raison retrouvée voulait vous empêcher de recommencer, comme si elle avait peur.

Un trou, une branche, la chute, un craquement. Est-ce la branche ? Un choc sur le visage et une odeur d'humus, puis un éclair blanc de douleur qui traverse la tête: ce n'était pas

la branche ...

Un battement sourd entre le genou et la cheville de la jambe droite. Et ce tambour qui vous envahit tout entier comme si vous étiez la peau nécessaire à la résonance de cette percussion intime. Devant vos yeux, il n'y a que cette buée grise qui varie ses contrastes au rythme du tambour. Bam, bam! fait la jambe. Baam, baam répond le cœur, parfaitement en mesure. CHCHCHtaaam, CHCHTAAM fait en écho votre tête désireuse d'être à l'unisson. Puis la buée devient brume et le décor s'élargit, la lumière devient intense et vous voudriez fermer ces paupières comme les rideaux d'un spectacle que vous n'avez pas envie de voir. C'est simplement la vue qui revient. La brume se remplit d'incrustations fixes, on dirait des choses concrètes et en même temps le tambour est remplacé par un fer rougi qui entre et sort de votre jambe à la même cadence. Vous voudriez faire un geste à l'orchestre pour lui faire savoir que ce n'est pas le bon instrument; vous tapez mentalement de votre baguette sur le pupitre du chef, la pagaille naît dans l'orchestre, les instruments se chevauchent, la cacophonie grandit dans un énorme couac, votre corps musicien fait un arc sous la stridence et l'espèce de maturité de cette gigantesque fausse note... Et je m'éveille avec un cri qui prolonge le souvenir d'un accord abominable.

Sensation humide, main qui tâte, bave, matières régurgitées, douleur. REFUS, REFUS, REFUS ...

Peu à peu la douleur se localise. La nef n'est pas coulée, seul un trou et une voie d'eau. Les équipes indispensables sont envoyées, on écope, on étanche, On fait des plans, des projets, la vie revient, simple, calme et linéaire.

Ma cheville n'est plus dans le prolongement de la jambe.

Me voilà à plusieurs kilomètres de chez moi avec une patte cassée !

Bizarrement, Log et Zi m'entourent en faisant face à l'extérieur. Comme si quoi que ce soit pouvait encore menacer. On dirait deux gardes, raides et attentifs. Pour la première fois peut-être et malgré la douleur qui bat, je m'interroge sur leur amitié si parfaite. Il me vient à l'esprit que la relation qui nous unit a quelque chose de privilégié. J'ai l'impression de sortir d'un rêve commencé il y a longtemps et de retrouver une lucidité nouvelle. A moins que le rêve ne fasse que commencer. Mon accident relègue heureusement les problèmes subtils au second plan. Sans doute est-ce une bonne chose.

Je ne m'étonne même pas de m'entendre dire:

— Log, va chercher du secours, ramène quelqu'un. Zi, reste et veille!

Je ne m'étonne pas non plus de les voir agir conformément à mes requêtes. Plus que jamais, je sens que nous sommes trois et aussi un seul. Je m'étends sur les feuilles, presque rassuré. L'alerte fut chaude.

Ce passage est bizarre. Je sais bien que mon père avait une imagination débridée... Mais là... On dirait presque du vécu ! Je me souviens très bien que son fantasme principal, à savoir que nous sommes une simulation numérique, lui servait, comme mentionné plus haut, de « gedanken experiment », d'expériences par la pensée. Bien sûr, écrire des histoires est une façon de progresser un peu vers

le réel.

Je devrais suivre cet exemple... Je ne suis pas comme lui pénétrée de cette croyance que, d'une certaine manière, nous sommes « calculés ». Par contre je me dois d'imaginer les scénarios possibles qui suivront mes envois postaux suite à ma fameuse décision, c'est ce que doit faire toute personne qui en prend une, de décision, où elle ne sera pas la seule impliquée.

J'ai été tellement concentrée sur la partie neurobiologique de mon projet et sur la nécessité de le garder secret que je n'ai pas pris assez le temps de songer à TOUTES les conséquences pour l'humanité. C'est le problème quand on travaille seul. Et c'est ce qui me fait hésiter, la peur au ventre. Car si nous étions en effet « calculés » comme mon père s'amusait à le penser... Alors, je dois aussi penser aux causes logiques qui ont entraîné mes recherches et mon questionnement actuel. Je ne suis peut-être dans ce cadre qu'un test, qu'une simulation destinée à « quelqu'un » pour prendre « sa » décision. Des décisions imbriquées... Ah, Papa ! Tu ne me simplifies pas vraiment la tâche.

J'ai toutefois noté sur mon petit carnet : gedanken

experiment. J'y reviendrai donc.

Je vais lire avant cela la suite de ce texte de construction d'un tout petit univers de fourmis informatiques et comment mon père avait imaginé le boulot de son personnage Phileas et qui sait aussi comment il imaginait une convalescence, lui si grognon dans mon souvenir dès qu'une telle contrariété survenait. Après je ferai une première tentative complète de scénarios post-décision.

Dehors, c'est la nuit à présent. Je n'utilise qu'une clarté voilée. J'ai appris à me cacher car on ne sait pas ce que quiconque pourrait inférer à mon sujet rien qu'en scrutant mes échanges informatiques sur la toile. Les robots analysent nos moindre échanges et réagissent à des mots-clefs dont on n'a pas toujours idée. J'ai pu, tout au début, n'être pas assez prudente. Bon, ne devenons pas non plus paranoïaque ! Voyons cette suite :

Extrait 4 :

Ma jambe plâtrée reposait confortablement sur un pouf et j'étais heureux de retrouver mon antre et mes amis. Zi ronronnait, étendue de tout son long sur le dit pouf et Log faisait roussir ses poils devant l'âtre crépitant.

Fort heureusement pour moi, j'étais amateur d'automates et de robots. Il y avait peu de choses que je ne pouvais exécuter depuis mon fauteuil. Ma solitude d'infirme momentané se trouvait donc réduite par la force des impulsions infrarouges codées de deux ou trois boîtiers de télécommande. Je considérai mon domaine en tournant doucement la tête. Mon "antre" aurait semblé à quiconque très hétéroclite: un pan de mur troué par un grand âtre moyenâgeux tout boursouflé de gargouilles et de scènes légendaires, un autre pan de mur couvert d'une bibliothèque surchargée de livres allant du sol au plafond. Dans le triangle ainsi formé avec la diagonale de la pièce se trouvait mon petit salon, moelleux, confortable avec, au milieu de sa table, le chant clairet d'un petit jet d'eau craché par un ondin de pierre. Cet partie de mon refuge sentait le bois, la braise et le vieux papier avec l'arrière goût de cigare. L'autre moitié de cette grande pièce donnait à certains de réels frissons en raison de son aspect futuriste, désordonné et incompréhensible. Pour moi c'était plutôt comme une sorte de prolongement. A la fois une fenêtre et ce que l'on voit par la fenêtre. Il ne s'agissait pas réellement d'éléments de décoration, mais précisément de mon outil de travail. Je soupirai en considérant les formes multiples que le "design" industriel imposait aux appareils de nature informatique. Si on choisissait les terminaux par exemple, on pouvait trouver des formes allant de l'aérodynamisme le plus incongru et inutile (je me voyais mal manipuler un clavier dans un vent de tempête) au cubisme le plus coupant tout en arêtes et en facettes. Les couleurs se cantonnaient tantôt dans les gris ternes et effacés pour exploser de bleu, d'orange lorsque la fantaisie d'un constructeur l'avait jugé

bon.

Les organes logiques et numériques participaient eux aussi à ce carnaval alliant le précieux au ridicule, le sobre au rococo. Beaucoup pourtant montraient une partie de leurs entrailles d'où partaient ces câbles plats aux nombreux fils parallèles. Ces lignes reliant entre elles des machines sans pièces mobiles, sortant de l'une pour pénétrer dans une autre, formaient une sorte de toile d'araignée que j'avais tissée peu à peu et que je serais bien en peine de comprendre d'un seul coup. On aurait dit une réunion d'extraterrestres se livrant à quelque débordement sensuel étrange.

Quelques sièges confortables et fonctionnels se tenaient tantôt devant un écran, tantôt devant une console de contrôles parsemée de diodes électroluminescentes, ou encore devant ma table de travail flanquée de rayonnages croulant sous les plans de câblage et les notices de programmation. Cette moitié de salle était complétée par la "réserve" où, bien alignées et dûment rangées, étaient conservées les pièces détachées: circuits intégrés, câbles, alimentations supplémentaires, appareils de mesures pour traquer les pannes, et l'inévitable soudure avec son inséparable fer à souder sans lesquels j'aurais ressemblé à un forgeron sans enclume, à un pâtissier sans four.

Log se souleva péniblement et se recoucha ensuite en offrant son autre flanc aux ardeurs du feu de bois. Zi leva la tête puis, rassurée, se rendormit avant même de la reposer contre ma jambe. On toqua discrètement à la porte.

-Oui, entrez Berthe! (avec vos grands pieds ajoutai-je à part moi). Ma bonne entra comme on entre dans un sanctuaire, en regardant autour d'elle et en refrénant une envie

d'esquisser un signe de croix rapide et rassurant.

Normalement cet endroit lui est interdit et je l'entretiens moi-même. J'ai bien trop peur qu'elle n'ait une conception de l'ordre peu compatible avec les schémas de câblages. Aussi, j'ai toujours peu élégamment profité de sa crainte naturelle des "automates" pour l'écartier sans la vexer. Pourtant mon état actuel allait me forcer à pratiquer une brèche dans ce comportement.

-Monsieur, c'est rapport au "ménage"...

-Oui, qu'y a-t-il ? J'usai d'une voix douce et rassurante tant je la sentais proche de rebrousser chemin.

-Je devrais p't'être bien donner "un petit coup" d'aspirateur ? D'un signe du menton elle me désigna mon domaine avec dans les yeux le reproche compatissant de ceux pour qui le devoir passe avant tout. En considérant sa tête ronde encadrée de cheveux blancs et ses larges hanches, elle avait l'air d'une robuste grand-mère et son air craintif était presque comique.

-Contentez-vous de cette moitié-ci, alors, fis-je en désignant le coin salon-bibliothèque de la pièce. Ne vous aventurez pas par là, ajoutai-je en lui montrant l'autre moitié, de toutes façons cela ne craint pas la poussière et il faudra bien nous en accommoder quelques temps.

-Monsieur est bien bon, car moi, toutes ces diableries "électriques", je préfère m'en tenir à l'écart ! Mon pauvre mari le disait toujours avant son accident et un jour, il a été distrait et pfuit ! Adieu Oscar !

Je me concentrerai de toutes mes forces pour ne pas éclater de rire. La pauvre Berthe avait souffert de perdre son Oscar. Dans le village, il était d'une méfiance proverbiale concernant tout ce qui touchait à l'électricité. Cela confinait

presque à une religion à l'envers. Pourtant cette dernière s'était subrepticement introduite chez lui comme chez chacun, par l'éclairage, l'électro-ménager, la télévision... Quelle folie subite avait donc bien pu le posséder de vouloir un soir, réparer son récepteur de télévision alors qu'il le craignait plus que la rage ou le diable et n'y connaissait de plus rien du tout. Son cœur un peu faible et la très haute tension du tube l'avaient berné de concert, dans un grand cri ponctué d'étincelles.

On comprend alors facilement la répugnance de Berthe vis-à-vis de mon amas personnel de fils et d'écrans de toutes sortes.

-N'y pensez plus Berthe, l'ignorance ou l'habitude, voilà les vrais tueurs!

-Monsieur va peut-être passer dans sa chambre pour que je puisse...

-Pas aujourd'hui, Berthe, pas aujourd'hui. J'ai du travail en retard.

Je passerai bien la fin de cette après-midi et une partie de la nuit pour me mettre à jour. Tâchez d'oublier la poussière dans laquelle j'évolue actuellement et rentrez donc chez vous.

Derrière ses lunettes, je pus voir son regard s'adoucir et il m'était très difficile de juger si c'était simplement du soulagement ou une sorte de complicité. Berthe et Oscar n'avaient jamais eu d'enfant, à leur grand regret d'ailleurs et j'avais parfois l'impression que Berthe projetait sur moi l'image d'un grand fils un peu original. Je savais qu'elle ne partirait pas avant de m'avoir apporté une tasse de thé brûlant et un petit gâteau au miel accompagnés d'une phrase bien sentie au sujet des gens qui ne se soignent pas

convenablement. En soupirant une fois de plus je regardai la porte se refermer avec douceur. J'hésitais à déranger Zi pour me mettre au travail. Mais elle n'était qu'un prétexte à ma fainéantise naturelle. Délicatement, je retirai ma jambe et attrapai ma béquille pour me diriger vaille que vaille vers l'Autre Moitié.

Quelques inverseurs à basculer et l'Autre Moitié prit vie. Les écrans lancèrent leur clignotement préliminaire, leur petit coup de flûte annonçant leur bon vouloir, les ventilations rejoignirent leur vitesse de régime pour devenir d'imperceptibles mais omniprésents bourdonnements, les indicateurs entamèrent leur sarabande de lucioles affolées et mes doigts, comme animés d'une vie autonome, se mirent à pianoter sur l'un des claviers.

Sur un écran à faible intensité, je protégeais ma vue, apparut le message: OP.SYS.GRIMM;
/ ?

Je martelai les touches:/LOAD:"BACKGROUND.U"
Aussitôt, un écran couleurs sur la gauche s'alluma et me présenta sa surface blanche, comme une page unie et non écrite. A présent, il me fallait encore passer le contrôle à un clavier spécial dont les touches correspondaient à la tâche que j'allais tenter d'effectuer.

Avant de passer à la programmation proprement dite d'un jeu, je préférais lui construire sa toile de fond un peu comme on la dessinerait, suivant l'inspiration du moment. Le programme que je venais de lancer correspondait exactement à ce genre de travail. Je me souvenais encore de l'époque où il fallait construire l'ensemble des caractères graphiques, les essayer l'un après l'autre, puis les grouper sur une seule image. Je ne pouvais que me féliciter d'avoir

passé ces longues soirées d'hiver a concocter ma petite bibliothèque de programmes d'aide à la confection de dessins.

Mes yeux fixés sur la blancheur immaculée de l'écran s'y perdirent et ma mémoire profita de mon attention distraite pour faire surgir sur ce fond neutre, les images du passé; l'université où j'entrai comme investi de la mission de comprendre! Les années passées à découvrir qu'un physicien n'est rien d'autre qu'une personne qui vainc sa peur de l'inconnu en la recouvrant de mathématiques rassurantes en forme de modèles. L'impression de dépit que j'éprouvai par la suite en découvrant que mes professeurs avaient menti par leur attitude si sûre. Ils n'étaient sûrs que de la cohérence de leurs mathématiques et je comprends mieux aujourd'hui pourquoi l'accent de leurs cours et de leurs examens était toujours mis sur ces fameuses mathématiques: quel autre critère utiliser? C'était comme de ne pouvoir évaluer une dissertation que sur la syntaxe et l'orthographe! Pas sur le fond! Et il faut tant d'années par la suite pour se convaincre que ce verbiage arithmétique si plaisant et si brillant ne cache que bien peu d'idées profondes. Ah! Chers professeurs ! Dire que je vous prenais pour des penseurs, des philosophes, des savants, et vous ne manifestiez que des talents de rhétoriciens dans un vocabulaire de formules! Je me demande si je vous le pardonnerai un jour de ne pas nous avoir nourris en même temps d'un peu de philosophie... Comme je vous ai fui en rejoignant le monde des automates et des ordinateurs! Comme elles m'ont semblé honnêtes ces machines qui se contentaient d'annoncer des calculs et de prendre des décisions préprogrammées. Quel plaisir d'ouvrir leurs

entraînes et d'y pourchasser la panne, quel bonheur de concevoir à partir de rien du tout un système électronique qui calculerait ceci ou pourrait manipuler cela ...

Pourtant, aujourd'hui, je suis un PhD au cœur plein de désillusions car la science n'a pas répondu à des exigences au fond enfantines et je regarde la complexité du monde physique à travers la lorgnette d'un instrument différent, qui vous ferait, chers professeurs, dresser les cheveux sur la tête! Car j'ai le virus, soyez-en certain, je continue de m'interroger et de ne pas trouver de réponse. Je n'arrête pas de questionner le réel ou prétendu tel pour ne pas recevoir fut-ce un écho de ma propre voix.

Ah! Chère université qui couve ses petits plus qu'elle ne les nourrit, qui vous forme plus à la défense qu'à l'attaque. Sans cet héritage providentiel, sans doute serais-je toujours là-bas à enseigner les mêmes rudiments, à attendre d'avoir le temps de créer quelque chose de vraiment nouveau, à pondre des articles pour des revues pompeuses, à enrober mes pensées de mathématiques comme un prêtre enrobe les siennes d'un rituel compliqué destiné à le rendre plus crédible. Mes yeux cillèrent et je revins à moi en secouant légèrement la tête. Allons, j'avais du pain sur la planche! Nous disions donc un fond ... tout vert!

/F0ND1:3ECFF/67FD.

L'écran changea de couleur pour devenir d'un joli vert tendre. Ni trop foncé, ni trop clair.

Bon, à présent, le nid vers le centre.

/CONTOUR 1;

Un petit point lumineux se mit à clignoter sur l'écran. Au moyen de quatre touches je pouvais le faire se mouvoir selon un dessin de mon choix. Je dessinai un carré vers le

milieu d'à peu près un neuvième de la surface totale de l'écran.

/REMPLISSAGE:"CONTOUR 1":63BE/235D;

Le carré se couvrit d'une teinte brunâtre que je décidai de conserver pour le moment.

La soirée se passa ainsi et je fis un décor assez présentable pour un premier jet des trois manches de mon futur jeu des fourmis noires et rouges. Las, je nommai les fichiers et les renvoyai dans les limbes des mémoires de masse. Les disques vrombirent plus dans mon imagination qu'en réalité et je pus laisser retourner le système entier dans le royaume des monstres endormis, juste à côté de la boîte de Pandore.

C'est fou ! En lisant cela je me rends compte que papa à cette époque ne connaissait même pas encore la souris ni l'écran tactile ! Je comprends mieux le caractère un peu simple des dessins de ce temps-là !

Mais d'un autre côté ce court passage m'a fait l'effet d'une douche froide.

Qui pouvait anticiper la « souris » ou le fait qu'un puissant ordinateur pourrait tenir dans un très petit volume, qu'un écran puisse être plat voire souple ? Qu'un téléphone tiendrait dans une poche de chemise ?

Il y avait bien l'un ou l'autre auteur de science-fiction mais il y était plus question de voyages lointains à des vitesses supra-luminiques !

Comment puis-je quant à moi vraiment anticiper les

conséquences de cette décision que je postpose ? Comment accepter de jouer ce rôle irréversible sans finalement vraiment savoir ce qu'il adviendra exactement ? Comment être certaine qu'en ne faisant rien ce sera pire que tout ?

Au fond, je suis partie intégrante de l'organisme que je vais modifier. Je fais donc partie du processus de sa mutation.

Papa à son époque ne pouvait pas savoir que les combinaisons de réalité virtuelle permettraient un jour de plonger comme pour du vrai dans des jeux, que des gens se rencontreraient uniquement par le truchement de ces univers cybernétiques et des réseaux de communication. Quand il a écrit cette histoire, internet était inconnu du commun des mortel et confiné dans des usages militaires essentiellement.

Papa a pu voir de ses yeux le monde changer du tout au tout. Il a vu de son vivant la naissance de ce monde « connecté », des réseaux dits sociaux, de la prédominance des media, de la publicité et des financiers spécifiques à ce nouveau monde.

Je sais bien qu'il a perçu aussi qu'il n'y avait aucune chance de changer cela, que c'est l'homme, l'être humain, qu'il fallait changer. Il se doutait que la révolution ne serait finalement ni sociétale,

ni économique, ni technologique. Elle viendrait de la biologie...

Et j'en suis là, exactement là. Avec l'outil nécessaire mais pas encore la volonté de l'utiliser. Bon assez de ce journal pour aujourd'hui ! Je vais lire encore un peu les productions bizarres de mon père et puis aller me coucher. Demain sera un autre jour. Il faut que je mette mon projet par écrit.

Une maladie, un remède, un projet

J'ai très mal dormi. Il y a un texte de Papa qui m'a émue et aussi divertie sauf sa fin si étrange. Il y a la promesse que je me suis faite d'expliquer mon analyse, ma solution et...le fait que je postpose ma décision.

Commençons par l'analyse.

Quand on étudie un peu de façon comparée l'inclination des membres de notre espèce humaine à la violence d'une part et à la compassion d'autre part, on doit faire quelques constats peu encourageants.

Contrairement même à certains primates comme les chimpanzés qui connaissent, eux aussi, des crimes de sang, il semblerait que nos régulations sociales à nous ne marchent plus du tout de la manière que nous pourrions espérer suite à notre évolution biologique et ce qu'elle nous a donné comme importants moyens.

Nos neurones dits « miroirs » qui nous permettent de nous figurer que les autres pensent et souffrent comme nous. Cette fameuse « théorie de l'esprit » que nous partageons avec d'autres espèces et qui nous permet d'attribuer aux autres un esprit

semblable au notre en général même si différent en particulier. Ce fameux cerveau « pré-frontal » qui à la fois contient, connecte et traite toutes ces relations complexes entre le monde extérieur, les autres et ce que nous convenons d'appeler notre conscience et nos émotions, tout cela semble être de plus en plus inhibé par d'autres fonctions qui donnent d'autres comportements moyens au sein de notre espèce.

Les plus handicapés par rapport à ces fonctions plutôt sympathiques sont les personnes qu'on appelle sociopathes ou psychopathes. Leur handicap donne lieu à une très faible réponse de type « miroir » et ils sont peu ou pas sensibles à la misère ou la souffrance d'autrui. Ils vivent dans un monde de personnages fictifs, d'éléments de décor. Le sens moral est pour eux une sorte de pacte abstrait auquel il faut éventuellement se conformer car il existe des lois.

Ces personnes n'ont pas d'hésitations morales et pas de remords non plus. Ils se lancent donc immédiatement dans les actions de toutes sortes. Ce sont des gagnants par essence et notre espèce en a eu besoin, en a encore besoin et sans doute en aura besoin. Ils occupent un pourcentage stable de la population globale. D'après mes sources, il s'agit

d'environ 10% ! Cela dit, c'est très difficile à évaluer.

Bien sûr on y retrouve surtout les chefs, les guides, les meneurs mais aussi les tortionnaires et les grands criminels. En temps de guerre, un tel personnage peut très bien devenir un héros et en temps de paix un tueur en série ou un grand capitaine d'industrie sans scrupule.

Rien n'est simple et l'humanité trouve en général un état stationnaire dans les proportions de ses différentes composantes.

La question n'est pas de savoir si c'est un bien ou un mal. Mais de vérifier en quoi la stationnarité peut être perturbée. Dans tout mécanisme évolutif, les sélections s'opèrent sur un spectre large d'entités diversifiées soumises à des changements d'environnement.

Il y a sans conteste un élément qui a changé : la puissance des images, la puissance sans limite des media. Et le subtil mécanisme de reconnaissance de l'autre, de ses émotions possibles voire de ses joies et de ses souffrances a été massivement perturbé. Les media vendent surtout de l'émotion et aussi vendent *par* l'émotion, cela s'appelle la publicité commerciale.

Or la télévision par exemple grâce à l'image, arrive à contourner une bonne part des défenses rationnelles naturelles et agit directement sur les réponses d'identification, les réponses « miroir ». Quand on peut voir chaque jour des visages en pleurs, des personnes battues aussi bien dans les reportages que dans les fictions, la charge émotionnelle devient telle que, peu à peu, on s'adapte. On doit s'adapter !

Compatir devient épuisant et sans objet car les faits sont souvent lointains, hors de portée ou de purs mensonges romanesques.

Nos cerveaux pré-frontaux et nos neurones miroirs si utiles en phases rapprochées sont donc confrontés à une nécessité d'action inhibitrice. Sous peine d'être sur-stimulées.

Mais ce qui est ainsi adéquat pour tous les malheurs qui nous échappent devient inquiétant lorsqu'ils s'exercent aussi sur notre monde proche, sur ce qu'on a baptisé nos « prochains ».

Une sorte d'insensibilité acquise nous fait fonctionner en moyenne d'une manière qui devient beaucoup trop proche des handicapés de l'effet empathique, nous sommes tous et toutes en train de glisser vers une forme de sociopathie réactive pour nous protéger de trop d'émotions.

En retour, et on pourrait le voir comme une réelle conséquence, on constate un accroissement de la violence produite sans réaction de l'environnement, un altruisme déclinant, un monde qui sombre dans une sorte de folie psychopathe acquise. Un monde qui se bi-polarise entre deux gouffres : celui de la violence sans compassion et celui de la détresse tournée entièrement vers une auto-compassion assez narcissique. Et le balancier oscille donc de plus en plus fort entre la répression paranoïde et la révolte aveugle d'une part et d'autre part l'apitoiement sur soi-même et le sentiment de complots gigantesques.

Voilà ce que j'ai vu et vois tous les jours.

C'est mon analyse et elle peut bien sûr être erronée !

Forte de cette conviction, j'ai donc envisagé des remèdes à ce qui est une socio-maladie.

Le remède est d'aider la nature, la nature humaine s'entend, à augmenter sa réponse empathique déclinante pour faire face au tsunami émotionnel auquel elle est confrontée. Mais n'est-ce pas faire « plus de la même chose » ? Car un accroissement des fonctions empathiques sera une bénédiction pour les média et les publicitaires. Il risque d'y avoir une nouvelle adaptation et on ne peut

infiniment accroître cette réponse « miroir » ! J'ai conçu une sorte de rétro-virus qui se transmet par voie aérienne. J'ai bien caché mes traces sous d'autres recherches que mon laboratoire entreprenait sous ma houlette. Tout est là devant moi dans quelques fioles. Il me suffit de les envoyer à divers endroits répartis sur la planète et la machine évolutive va se mettre en branle. Les gens seront un peu malades, ils auront un peu de fièvre mais une partie de leurs neurones miroirs vont se mettre à proliférer. Les connexions neurales se mettront à se faire. Les gens vont connaître une sorte de sensation très accrue d'empathie. Les tombereaux d'images horribles continueront à être diffusées pendant un temps et ils seront très malheureux. Mon idée est que ceux qui s'enrichissent grâce à ces images ne puissent, eux non plus, s'en protéger. Mon espoir est donc que l'avalanche des horreurs médiatisées diminue sensiblement. L'espoir est que les bourreaux et les tortionnaires ne puissent plus, ou peu, continuer à torturer physiquement, moralement sans un inconfort insurmontable.

Bien sûr, ainsi, la proportion quasi immuable d'une dizaine de pour-cent de sociopathes au sein de l'humanité serait changée avec tous les risques

inhérents au fait de jouer avec l'évolution. Ce bond évolutif viendrait donc pour la première fois sans doute de l'intérieur même de l'espèce concernée. Mais je suis convaincue que nous ne pouvons attendre les centaines de milliers d'années nécessaires pour que la chose fasse partie des multiples essais que la biologie prévoit. La diversité va lentement. L'intelligence humaine peut permettre de transcender ce timing.

Pourtant j'hésite encore...

Bah, nous verrons demain. Aujourd'hui, je vais lire encore au hasard une ou deux de ces histoires biscornues de papa. cela me détendra. J'y trouverai peut-être une inspiration qui lèvera mes hésitations.

Extrait 5 :

Je me mis tant bien que mal dans mon fauteuil avec l'intention de m'offrir un petit cigare et une liqueur. Un feu mourant rougeoyait doucement dans l'âtre, ses discrets grésillements constituaient le seul fond sonore si ce n'est les rares et brefs jappements de Log dont les rêves semblaient toujours le faire redevenir chiot.

D'un petit coup de doigt sur une télécommande, j'enclenchai le lecteur de cassettes. Une composition planante, comme on dit, vint tourner autour de la pièce.

Comme une amie, elle s'enroulait aux meubles, s'insinuait dans ma tête en y créant des images que je laissais voluptueusement se former comme malgré moi. Ces moments d'intense quiétude me ravissaient plus que tout, j'assistais en spectateur à l'interaction d'une musique et de Dieu sait quoi à l'intérieur de mon crâne. La réalité du spectacle me laissait parfois pantelant. Je laissai ma nuque reposer sur le rebord du fauteuil et, en un long soupir, laissai exhaler la fumée de mon cigare. Fidèles à l'appel, les images affluèrent. D'abord une suite de flash sans lien, de couleur verdâtre et sans aucun synchronisme avec l'aspect mélodique de la musique ambiante. Je me suis souvent demandé de quel coin de ma cervelle, d'où pouvaient bien sortir ces vues qui me semblaient complètement étrangères. Mais je savais que cette courte période désagréable ne me laissait jamais de sombres souvenirs même si leur sujet était souvent de nature guerrière. Cela m'était vraiment étranger. Je considérais ce moment comme une interférence, un hasard, une mise en route ... D'ailleurs, cela m'arrivait aussi parfois avant de m'endormir et jamais dans ces cas-là , je ne voyais la fin de cette série de courtes séquences verdâtres. Le sommeil m'emportait en chemin. Bientôt cela prit fin, tout se passait comme si la brume se levait. Les couleurs apparaissaient et très traditionnellement j'avais droit à un balayage d'un horizon à l'autre. C'était bien mieux qu'au cinéma. Je n'avais pas tellement l'impression de voir un film mais plutôt de filmer. La correspondance avec la musique devenait évidente, ce qui veut dire que je serais incapable de l'expliquer. Le décor sonore se transformait en paysage et lui répondait en quelques sortes. L'avant plan était rarement clair, mais sans que des images

précises ne se présentent, la musique faisait supposer des événements comme si elle trouvait enfin le lieu exact qui correspondait à l'histoire qu'elle était en train de raconter. En même temps, je devenais capable de me déplacer un peu à la manière d'un oiseau mais sans avoir l'impression de voler. Le langage musical m'apparaissait clair et non ambigu, fait d'élans et de plaintes, de caresses ou de grondements, racontant des amours grandioses et impossibles, des amitiés chaudes et indéfectibles, des armées en marche quelque part, les travaux sournois de divinités souterraines, l'arrivée en un village ami au petit matin, la traversée d'une rivière froide et chantante, le passage d'un col difficile à atteindre, sous un ciel d'un bleu de carte postale, la paix d'un ermite cultivant son jardin, les mouvements d'un champ de blé sous la caresse jouette du vent, le bruit des épis se frottant les uns aux autres ...

Parfois, par dessus une montagne apparaissait une plaine avec une ville. Je n'ai jamais pu me rendre compte de sa taille exacte car elle m'absorbe rapidement et à peine entrevue, je m'y retrouve plongé. De hauts bâtiments anonymes font des rues de véritables couloirs que l'on ne peut faire que suivre, je peux apercevoir des gens qui passent et semblent ne jamais faire que passer, des lieux aux lumières brillantes accompagnées d'éclats de sons divers, une odeur de moisissure se fraie tantôt un passage dans mes narines, tantôt il s'agit d'odeurs d'urine, de vieux murs, de caves où des choses inertes et oubliées ruminent leur abandon et leur exil du monde des choses utiles. Je n'aime pas cette ville avec ses bruits de téléphones, ses crépitements, ses tuyauteries où ne passent que des liquides sanieux, des fils électriques, des gaz irrespirables... Un

changement de tempo et je fuis, les rues défilent, les immeubles s'écartent et je débouche sur la plaine. Mon vol reprend, de courte durée cette fois, où vais-je aller ? Un frisson de plaisir anticipé me parcourt l'épine dorsale. Je sens que je me cale mieux dans mon fauteuil. Quelques coups d'une cloche lointaine dans la mélodie et mon champ visuel se tourne vers une clarté dans la montagne. Je m'aperçois qu'il fait nuit. La clarté se rapproche alors que mon vol m'y amène ... Je marche dans une autre ville cette fois. Faite de maisons basses et d'aspect médiéval. C'est très curieux car la musique contient pour l'instant des accents de type arabe. Pourtant cela me semble normal, la connotation auditive ne se rapporte pas à la ville elle-même mais à quelque chose qui a à voir avec sa structure. Je soupçonne ici entre ces maisons étroites, serrées, par dessus les arcades, entre les caves, dans les égouts, tout un peuple de galeries, de conduits, de portes secrètes, de placards à double fond. Cette ville est une sorte d'être vivant. Dans ses masure et ses palais, dans ses arrières boutiques ou ses boudoirs, dans ses grandes salles communes aux cheminées imposantes ou dans la salle des notables, je perçois des moyens de communication tordus, des passages invraisemblables. Rien n'est vraiment fermé dans cette ville. Les vitres embuées d'un vieux café laissent passer une lumière diffuse. De l'intérieur me parviennent des éclats de rire, des chansons, des chuchotements. Je m'en éloigne guidé par la musique toujours qui me montre son chemin. Les rues ne vont jamais bien loin en ligne droite, elles se ramifient à l'infini donnant la sensation que cette ville qui n'est, après tout, qu'une petite localité, est en vérité immense du fait du nombre de cheminements possibles. La

complexité de sa forme augmente sa dimension. Une voix douce chante un air tendre et m'emmène dans les ruelles animées remplies d'échoppes croulantes de marchandises. Un peuple bigarré et joyeux s'interpelle, vend, achète. Au-dessus de la venelle une arcade enjambe l'espace. De part et d'autre une fenêtre laisse passer le buste d'un adolescent. A droite une jeune fille écoute avec ravissement les propos galants les promesses d'éternité du jeune homme de la fenêtre de gauche. Je comprends maintenant pourquoi une voix douce m'a amené en cet endroit. Cassure de rythme, solo de piano, percussion dont l'intensité s'accroît et je m'envole de la chaleur et de la complexité rassurante de la petite ville. A nouveau, il fait jour. Montagnes survolées, crêtes neigeuses, plateau vert à l'herbe drue, vallée qui s'aplatit devant moi, j'atterris en douceur. Seul au milieu d'une plaine entrecoupée de vallons qui peuvent cacher un village, une armée, un sentier, un lac.

A un jet d'arc apparaît un cavalier en armure. D'allure fière il va passer dans mon champ de vision comme dans un film relatant les exploits des chevaliers d'antan. Son heaume se tourne dans ma direction. L'envie me prend de me retourner pour voir ce qui dans mon dos a pu attirer son attention. Il n'y a rien dans mon dos si ce n'est la plaine immense. Je le regarde à nouveau au moment où il fait volter sa monture et se met à galoper exactement dans ma direction.

CE N'EST PAS POSSIBLE ...

L'acier brille, les sabots frappent le sol, il ralentit un peu lorsqu'il arrive à ma hauteur...

IMPOSSIBLE! IMPOSSIBLE !

Quelque chose n'est pas normal, dans ce monde de rêverie, je ne suis qu'un regard et rien d'autre.

EVEIL! EVEIL! DANGER!

Je reprends brutalement contact avec le monde réel. Mon cigare est éteint et la musique a perdu son pouvoir enchanter. Pourtant l'expérience que je viens de vivre me laisse tremblant de saisissement.

Je dois dire que cela m'a fait sourire quand Papa évoque l'écoute d'une cassette. Je me demande s'il en existe encore aujourd'hui. En plus les lecteurs doivent, eux aussi, avoir disparu.

Il n'empêche, je ne sais pas la part d'affabulation qu'il a mise dans cette sorte de rêve guidé par la musique mais c'est un genre d'expérience de synesthésie assez extrême. Sûrement très amplifié par la licence poétique ! Toutefois la courte séquence « verdâtre » semble beaucoup plus venir d'un souvenir réel. Leur caractère d'images violentes me conforte dans l'idée que déjà à son époque le cerveau engrangeait et refoulait une grande quantité d'atrocités diverses. Sous forme visuelle. Le début de son voyage onirique fait penser à une sorte de rafraîchissement de mémoire ou alors à une vidange !

Impossible de le dire aujourd'hui.

Une autre chose m'a impressionnée : quand il écrit : « La complexité de sa forme augmente sa dimension ».

Quand on sait que le moment de l'écriture était contemporain de l'élaboration des fractals avec leurs dimensions fractionnaires, on se dit que mon père était très réceptif aux concepts en voie de concrétisation. Sans doute ces idées étaient-elles dans l'air, mais de là à les formuler ainsi.

Sans doute est-ce moi qui fait des amalgames.

La fin de cet extrait nous ramène au fantasme principal de mon père : les réalités virtuelles. Comme avec les visions bizarres dans la forêt, il plonge encore son personnage dans une sorte de réalité virtuelle d'origine onirique cette fois.

La suite de son texte consiste à décrire l'aide qu'il demande à un supposé ami : un certain Victor Manfred. J'avoue que ce nom est un choix déplorable. Il ne fait pas « vrai » du tout ! Enfin, il n'avait pas de raison de viser la vraisemblance...

Le court extrait suivant situe un peu ce personnage censé être un pilote et un astronaute :

Extrait 6 :

Je souris en pensant à mon ami. Déjà enfant nous nous racontions nos rêves concernant le futur. Il voulait devenir un grand chirurgien et percer le mystère de la pensée en décortiquant le crâne des gens. Moi je voulais être pilote de fusée et parcourir des chemins d'étoiles à la recherche de nouveaux mondes. Le temps nous a carrément permutés !

Alors que les phénomènes physiques de toutes sortes remplaçaient peu à peu pour moi les mondes mystérieux, lui avait de plus en plus difficile à trouver du temps pour ses études tant sa passion du pilotage l'accaparait.

L'amitié qui les lie semble très forte même si je ne me souviens personnellement pas de lui. Je crois que c'est une fiction pure et simple. Je découvre que mon père était peut-être amené à s'inventer les amis qu'il n'avait pas en réalité.

Cela semble lui permettre de se faire la conversation à lui-même par l'intermédiaire de la narration d'un dialogue où, en fait, il fait à la fois les questions et les réponses.

Extrait 7 :

— Tout est dans le problème de la réalité, dit-il.
Je fus surpris de la banalité de la phrase.

— Non, ne dit rien encore Phileas, laisse-moi développer. Bien sûr, je viens d'énoncer une évidence. Mais tout est pourtant dit, une fois cela posé. Le reste est plan d'action, expérimentation et toutes ces choses.

— Eh! Vic, je vois mal comment utiliser en la matière la méthode scientifique!

— Il est clair qu'une expérimentation qui est le fait de l'observation d'un seul homme n'est pas scientifique. Surtout si de surcroît le phénomène est du type élusif et hasardeux. Donc, premier point: comment faire partager

tes ... visions avec quelqu'un d'autre?

J'avoue que pour des raisons complètement différentes, moi aussi j'aimerais partager mes visions sur l'avenir de mon projet avec quelqu'un d'autre. Comment être sûre qu'on a envisagé toutes les possibilités ?

Le secret était absolument nécessaire dans l'élaboration du rétro-virus, cela est clair. Mais maintenant... J'aimerais tant échanger des points de vue, des critiques !

Extrait 8 :

Vic se leva et se dirigea vers "l'autre moitié" de la pièce qu'il considéra longuement, les mains derrière de dos.

— Une solution pourrait bien venir de là, dit-il en désignant mes monstres endormis. C'est plus compliqué que le tableau de commande d'un astronef!

— Cette chose-là ne fait que ce que je lui prescris de faire, Vic et tu le sais aussi bien que moi.

— N'as-tu jamais été surpris par le déroulement d'un jeu que tu avais toi-même programmé?

Pendant que je réfléchissais à sa question, il revint s'asseoir et regarda son verre vide avec un air de reproche.

— Sers-toi donc sans façon astronaute à la manque! Car si je ne m'abuse tu viens de le gagner ce verre!

- Tu vois la suite du raisonnement ? fit-il en s'approchant des bouteilles d'un pas conquérant.
- Comme je te vois, marin d'eau douce ! On vous en apprend des choses à l'école de l'espace.
- Disons qu'ils choisissent surtout de bons élèves ...

Dans la suite de ce récit, mon père amène les deux protagonistes à envisager un univers virtuel et surtout à réfléchir sur la possibilité pour une « créature » de faire savoir à la réalité de niveau supérieur qu'on a en quelques sortes « compris » les réalités emboîtées.

En considérant le matériel informatique du personnage Phileas, ils en viennent à se dire qu'il pourrait bien servir à créer une sorte de super jeu, une réalité de niveau -1 dans la leur qui serait le niveau 0 et afin d'indiquer à un hypothétique « informaticien » de la réalité +1 que « coucou on a compris » !

Bien sûr le temps s'écoulerait de façons fort différentes dans ces univers, en rapport avec les temps de cycle des matériels sur lesquels les simulations tournent.

Du coup les bizarries perçues par le Phileas deviendraient des « bugs » dans le programme écrit en réalité +1. Les deux personnages appellent cela

de la métaphysique expérimentale !

Papa avait tout de même un sens de l'humour assez particulier !

Mais il semblait insister tellement dans ses textes sur la possibilité que nous et notre univers ne soyons rien d'autre qu'une simulation... Et à quoi sert une simulation ? A essayer des options, à voir sous cette forme ce que l'on ne peut en fait calculer autrement. Au fond, c'est une sorte de calcul analogique.

Si c'est le cas, mes questions et mes hésitations perdent leur sens. Je suis peut-être précisément dans la simulation qui cherche à envisager les conséquences d'une pandémie obtenue avec mon rétrovirus.

Ah ! Comment en être sûre ?

Je suis dans une impasse ! En plus en train de glisser vers je ne sais quoi sur le plan psychiatrique !

Bon, je vais reprendre la lecture de ces textes farfelus, il y a peut-être une piste finalement si l'hypothèse de la simulation était vraie.

Visiblement Papa aimait alterner les réflexions avec des aventures qui font réfléchir. Cette histoire de masques par exemple. Je vais la reprendre et l'interpréter autrement que comme

un simple divertissement.

Les masques

Je crois que je vais commencer par considérer à nouveau ce neuvième extrait. Ces masques m'intriguent ainsi que ce « comte » pour le moins bizarre.

Extrait 9 :

Log ronflait déjà au pied de mon lit et Zi cherchait encore "sa" place au voisinage de mes pieds. Visiblement mon plâtre lui donnait du fil à retordre et la gênait dans ses habitudes.

C'est son ronronnement qui m'accompagna dans les contreforts du rêve éveillé. Une vague clarté lunaire pénétrait par les rideaux entrouverts et une brise nocturne faisait doucement flotter leur voile. Je sentais mes paupières devenir lourdes et je résistais au sommeil avec un plaisir dolent. Les éclairs verts faits d'images étrangères commencèrent leur sarabande sans que je m'en aperçusse vraiment.

Je ressentis comme un léger frisson ou une impression ténue de glissement et le décor se précisa avec brutalité.

Le cheval bloqua ses quatre fers en faisant voler des mottes de terre. Son cavalier me considéra brièvement à travers la visière de son heaume. Je ne pouvais voir son visage mais ses yeux lançaient des éclairs. D'une main, il tenait d'un air faussement négligeant la lance qu'il pointait vers ma poitrine. J'étais là comme cloué au sol ou en tous cas bien

près de le devenir. Sous ses vêtements larges faits d'un lourd tissu, on devinait sa cotte de maille. Ses jambières de ce qui paraissait être une sorte de métal cuivré serraient les flancs du cheval avec une sûreté suggérant la force et la confiance en cette force.

D'un mouvement de son bras libre il écarta sa cape et je découvris qu'il portait également une arme de poing du genre glaive ou sabre, je ne pouvais me décider. Me montrant du doigt, il me lança une question avec une voix gutturale. Je fus étonné de ne pas le comprendre. D'autant plus que j'avais l'impression d'avoir le sens de sa question sur le bout des lèvres. Je fis un pas en arrière qu'il rendit immédiatement inutile en s'avançant d'autant de moi. La pointe de sa lance se tenait sans trembler à quelques centimètres de mon torse. Il répéta sa question en l'enrobant d'une audible colère.

— Ecoutez, je ne comprends rien à ce que ...

Le cheval, au son de ma voix, fit un léger écart et le fer de lance me frôla d'un cheveu. Tout se passa alors fort vite et presque sans que j'y prisse vraiment part.

J'empoignai le bout de la lance et la tirai à moi de toutes mes forces. Le cavalier surpris la lâcha et me considéra longuement. Si un heaume pouvait laisser passer les expressions faciales je gagerais qu'il avait un air suggérant la réprimande plus que la réelle mauvaise humeur. Il était contrarié. Posément, avec une certaine application, il descendit de son cheval et dégaina son sabre dont le métal luisait méchamment. Je repris la lance par le bon bout et l'en menaçai à mon tour. Pendant un moment, nous tournâmes l'un autour de l'autre en nous observant. J'étais surpris de ma propre agilité. Je ne désirais pas du tout faire

couler le sang de ce chevalier ou qui que ce fut.

Soudain, avec un cri féroce à vous glacer le sang, il se précipita vers moi au mépris de la lance pointée. Il avait bien jaugé son adversaire car mon réflexe, complètement idiot, fut de rompre en reculant. Par sa vitesse et sa détermination il parvint à être plus près de moi que la pointe de la lance et il lui suffit de la prendre d'une main par sa hampe et de tirer pour m'amener à portée et m'asséner un bon coup du plat de sa lame sur le crâne.

Mon évanouissement dura le temps de ma chute vers le sol. Aussitôt je sentis qu'on entravait mes poignets derrière le dos et un peu plus tard je fus jeté en travers de l'encolure du cheval comme un sac sans importance. Mon orgueil en prit un coup lui aussi. Mais ce sont « les hasards de la guerre et toute cette sorte de choses »!

Le ventre en compote et le sang bouillonnant à la tête, je supportai sans laisser passer un gémississement la cavalcade qui m'emménait je ne savais où. L'odeur de la sueur du cheval et des bottes de mon agresseur pouvait selon les cas vous étourdir ou vous tenir dans une veille crispée. Je faisais partie de la seconde possibilité et le regrettai. D'une main lourde, mon vainqueur me maintenait dans ma position qu'autrement j'aurais quittée après quelques mètres de chevauchée en m'étalant dans la boue du chemin.

J'étais très contrarié de ne pas comprendre ce que le chevalier marmonnait entre ses dents. Je me demandais de plus pourquoi il ne m'avait pas tout simplement occis au lieu de s'embarrasser d'un poids mort dans mon genre. En faisant un effort de mémoire, il me semblait que mon propre accoutrement avait quelque chose d'étrange. J'avais beau savoir que je dormais en réalité dans mon lit, tout cela

me semblait par trop concret.

Soudain, je sentis encore un léger frisson et une nouvelle impression de glissement qui n'avaient rien à voir avec l'odeur ambiante ni même les mouvements rythmés du cheval. Sans raison, je me dis que je devenais plus présent ICI et les marmonnements du cavalier devinrent subitement clairs si ce n'est rassurants.

Au moment même où je consommais mes dernières forces à rester ainsi juché en travers d'une selle, le cavalier arrêta sa monture et me jeta en bas sans le moindre égard. Couché sur le dos, les bras écrasés je respirai un grand coup et me laissai aller. Cet inconfort-ci était incommensurablement plus "agréable" que l'autre.

— Ais-je ta parole que tu ne t'échapperas pas ?

Je le regardai d'un air éberlué, pour qui me prenait-il ?

— Non, bien sûr tu ne l'as pas, cette parole et qui te dit que j'aie seulement une "parole" ?

— Bien, fit-il avec cette voix que le heaume rendait caverneuse.

Sans un autre mot, il retira une solide corde de son attirail et me noua les mains par l'avant, ce qui était un net progrès dans nos relations. Je pus ainsi m'asseoir et considérer le paysage. Nous nous trouvions sur le flanc d'une petite colline dominant un cours d'eau minuscule. Il avait dû s'écartier du chemin car je n'en voyais pas trace. Aux alentours, on ne distinguait en cette fin de journée qu'un moutonnement d'autres collines ponctuées ça et là d'un boqueteau d'arbres touffus. Au loin, vers le soleil couchant, j'eus l'impression d'apercevoir la barre sombre d'une forêt. Pendant que j'observais ainsi le décor, mon ravisseur s'était changé. Son heaume avait disparu et il portait présentement

un masque très sombre laissant la bouche complètement à découvert. Ce changement me surprit tellement que je lui demandai d'abord: — Mais ... qui êtes-vous ? Croyant avoir affaire à quelqu'un d'autre. Le plus naturellement monde, il répondit: — Comte Prach el Mursth, nous allons manger.

— Cher comte, c'est pour moi un honneur de cheminer avec vous! Mais pourquoi ces entraves. Je ...

— Tu es un vagabond sans nom et sans parole qui va recevoir à manger. Après, il faudra répondre aux questions. Il me jeta un peu de la nourriture qu'il sortit d'un sac accroché à la selle du cheval. De la viande séchée et dure et une sorte de galette.

— Est-ce que...

— J'ai dit : manger, et c'est moi qui poserai les questions. Je me le tins pour dit et entrepris d'arracher des fragments à l'espèce de cuir qu'il m'avait jeté en pâture.

Nous mangeâmes en silence alors que la nuit tombait et que l'ombre envahissait tout autour de nous. Il n'alluma pas de feu et j'espérai en mon for intérieur que les nuits ne soient pas trop fraîches en Avalon. Quand il fut évident que je n'avalerais rien de plus et que mes efforts de déglutitions devinrent bruyants, le comte m'attrapa par mes poignets noués et m'entraîna vers le ruisseau.

— Il faut boire maintenant, et il s'accroupit pour aspirer de longues goulées d'eau. Je fus fort tenté de me jeter sur lui, mais renonçai finalement en pensant qu'il avait peut-être le cou aussi solide qu'un roc. Je m'agenouillai donc pour boire, moi aussi.

— Tu as raté une occasion, fit-il en se relevant. Pourquoi ?

— Ta position indiquait que tu t'y attendais, mentis-je pour cacher mon total manque de courage, j'ai pris assez de

coups inutiles comme cela!

— Viens à présent.

Nous retournâmes à notre campement et après m'avoir lancé une couverture, il me regarda à travers son masque noir.

— Tu n'es pas un guerrier, affirma-t-il.

— En effet, répondis-je, je salue votre perspicacité mon cher Comte!

— Tu es effronté, je n'aime pas l'impertinence, murmura-t-il. Peux-tu t'en passer ou me faut-il sévir ?

— Il suffit de demander seigneur! Rassurez-vous je comprends assez vite.

— Bien, d'où viens-tu ?

J'étais embarrassé évidemment, et je cherchai rapidement une fable dans la mémoire que j'ai gardée des innombrables contes que j'ai lus.

— Je suis la victime de mon maître, le Mage d'Orq; il m'a surpris alors qu'il se livrait à des activités peu conformes à sa dignité et à son sacerdoce. Alors, il m'a jeté l'un de ces sorts d'éloignement et je me suis retrouvé dans la prairie où vous m'avez attrapé.

— Pourquoi ne t'a-t-il pas occis simplement ?

— Simplement ? Mais ... parce que c'est interdit par la loi !

— Le Mage d'Orq est-il puissant ?

— Ah, ça ! Oui, alors !

— Et il se soumet à la loi des simples hommes ?

— B... Bien sûr ! Son devoir consiste même à en donner l'exemple. Un citoyen ...

— Et à part raconter des histoires, que sais-tu faire d'autre ? Je restai muet quelques temps. Visiblement mes mensonges n'avaient pas trouvé une oreille crédule et dépourvue de

sens critique.

— Je sais lire et écrire et calculer les comptes, observer les animaux et les astres, amuser les enfants et aimer les femmes ...

— Bien, dormons à présent, conclut-il.

Je m'endormis comme une masse, sans un seul rêve ...
encore une chance!

Le petit matin frisquet me surprit tout transi et humide. Après un petit déjeuner encore plus frugal, si c'était possible, que le souper de la veille, nous nous préparâmes à poursuivre notre chemin. Ce matin, mon "maître" avait encore changé de masque. Je me demandais vraiment combien il pouvait en avoir emporté avec lui. Cette fois, le masque était grossièrement divisé en deux : d'un côté il avait une couleur rose qui recouvrait le dessin d'un œil affable et une demi-bouche presque souriante. L'autre côté devenait de plus en plus foncé vers les rouges, les pourpres et les violets. Cette demi-face possédait un œil courroucé surmonté d'un sourcil arqué de façon sévère. Le pli réprobateur de la boucheachevait le tableau.

J'en conclus à tort ou à raison que mon ravisseur commençait à modifier ses intentions à mon égard. Lorsque tout fut prêt pour le départ, il me considéra longuement.

— As-tu quelque condition physique ?

— Ma foi, Monseigneur, sans être un athlète, je pense ne pas être complètement dépourvu d'endurance. Toutefois, la façon dont nous avons voyagé hier me semble peu appropriée à mes capacités.

— Fort bien, fit-il à part lui. D'un geste souple, il attacha l'entrave qui immobilisait mes poignets à une longe qu'il fixa à sa selle. Aussitôt il fut à cheval et passa à un petit trot

allègre.

Moi aussi, force me fut de me mettre à l'unisson. Je trottai derrière lui. Sommes toutes, ma situation n'avait pas empiré, il aurait aussi bien pu galoper! Le Comte n'était pas une brute épaisse, il ménageait ses montures. J'eus la joie de constater rapidement qu'il trottait environ une minute et se mettait au pas pendant les deux minutes suivantes, puis tout recommençait.

A cette allure, il pouvait me conserver dans une forme convenable et parcourir pas mal de chemin en une journée. Il va de soi qu'il faisait varier les proportions de marche et de course en fonction du terrain; je courais plus longtemps lorsqu'on descendait et moins dans les côtes ou les endroits peu praticables.

Le milieu de l'après-midi fut atteint ainsi sans que nous n'échangions autre chose qu'une gourde d'eau à peu près fraîche. Je dois dire que toute mon attention allait vers le souffle que je tentais de dominer le mieux possible.

Finalement, nous ne nous dirigeâmes point vers l'immense forêt que j'avais aperçue de loin le soir précédent. Nous la longions de loin en montant et en descendant une multitude de petites collines parfois boisées mais généralement couvertes d'un monotone tapis vert d'une herbe omniprésente.

C'est entre chien et loup que l'aventure se corsa brutalement. Nous passions dans une petite clairière au milieu d'un bois peu étendu, lorsque notre route fut barrée par cinq formes sombres. Un coup d'œil appuyé me permit rapidement de me rendre compte qu'il s'agissait d'hommes en armes, puissants, non masqués, casqués et bardés de fer et ayant manifestement des intentions malveillantes.

Pas une parole ne fut échangée. Quatre d'entre eux s'avancèrent alors que le Comte descendait de cheval. Le cinquième restait en retrait, je ne sais trop pourquoi. Avant même qu'il ne se saisisse de ses armes, le Comte se tourna vers moi et dit tout en tranchant mes liens:

— Tu m'as montré que tu savais courir, eh bien, cours encore et vite! Je ne me le fis pas dire deux fois et pris, comme on dit chez nous, mes jambes à mon cou. Derrière moi des cris et des raclements ponctués du tintement du métal contre le métal me confirmait que la bagarre avait commencé.

Je ne sais pas exactement ce qui m'a pris à ce moment-là car, sans savoir si j'étais poursuivi ou non, je m'arrêtai de courir. Puis, je revins sur mes pas en faisant un large crochet entre les arbres. Mon intention à ce moment-là était je crois de voir tout simplement ce qui se passait. Je n'étais vêtu que de toile, mes souliers ne pesaient pas bien lourd et je n'ai rien d'un guerrier comme l'avait si bien perçu le Comte. Le hasard voulut que je me retrouve juste derrière le guerrier qui ne participait toujours pas au combat. Il se contentait d'observer et ne prononçait aucune parole fut-ce pour prévenir l'un de ses acolytes d'un coup particulièrement subtil du Comte.

Deux des assaillants avaient déjà mordu la poussière et les deux autres repoussaient le Comte dont la fatigue devenait évidente, vers une tourbière qui attendait traîtreusement au milieu de la clairière. Je n'étais pas sûr du tout que le Comte en fut conscient. Il semblait tout content de pouvoir temporiser et reprendre son souffle en concédant quelques mètres de terrain.

Une sorte de frénésie me prit, en me faufilant derrière le

spectateur après m'être muni d'une solide branche de bois, je lui en assénai un grand coup dans la nuque. Sans un bruit, il s'abattit dans l'herbe. Aussitôt, galvanisé par cette victoire facile sur un homme qui ne participait pas au combat, je lui pris sa rapière et réussis à me joindre au Comte sans me couper. Ce qui était, vous en conviendrez un petit miracle.

— Arrière, manants, m'écriais-je en me remémorant les films de mon enfance. Le Comte me jeta un regard de côté à travers son masque tailladé.

Il n'avait pas eu le temps de remettre son heaume.

— Que fais-tu là, étranger, vas-t-en t'ai-je dit!

— Attention derrière vous Comte, il y a une tourbière!

Sans attendre sa réponse, je me jetai comme un fou vers le plus petit des assaillants, le jugeant plus à ma portée. J'étais obligé de tenir ma rapière à deux mains tellement elle me paraissait lourde. J'avançais en courant et en faisant de larges moulinets que j'espérais meurtriers tout en poussant un cri de guerre qui m'arracha littéralement les cordes vocales.

Les assaillants rompirent, mais pas assez vite. Pour m'éviter, le plus petit fit une volte qui l'amena dos au Comte. Quant à moi, je le dépassai emporté par mon élan. Comme il se rendait compte que sa position était très dangereuse, il décida que je n'étais pas aussi dangereux que le Comte et se tourna à nouveau pour lui faire face. Mais tous ces raisonnements lui demandèrent le minimum de temps nécessaire au Comte pour l'embrocher à peine retourné.

L'autre assaillant n'osa pas se porter à son secours car ma charge m'avait amené dans SON dos.

Quand il vit qu'il restait seul contre deux, ou tout au moins un et demi, il s'encourut et s'enfuit à cheval.

Il restait quatre morts ou guère mieux et leurs montures, le Comte et moi nous nous considérâmes dans la pénombre de la nuit tombante. Il soufflait bruyamment en tentant de reprendre sa respiration. Il n'y avait pas à dire, c'était un fameux guerrier et je préférais être dans son camp que dans le camp adverse. Il ne jeta pas un regard aux mourants et entreprit d'attacher les chevaux. Puis, il se tourna vers moi:

— Tu ne devras plus courir, étranger, nous avons des montures à profusion. Je le regardai d'un air idiot, il ne m'avait pas désarmé montrant par là la haute estime en laquelle il me tenait en temps qu'adversaire.

— Tu es brave et un peu fou, étranger, mais décidément, tu n'es pas un bon combattant.

Sans attendre ma réponse, il enfourcha son cheval et entraîna à sa suite trois montures. La quatrième semblait-il m'était destinée et tant bien que mal je me juchai dessus. Nous nous éloignâmes silencieusement des lieux de nos exploits, le Comte n'avait pas l'intention de bivouaquer si près d'une embuscade. Sans doute craignait-il que des comparses ne fussent rameutés par le fuyard. J'avoue que j'approuvais sans restriction son attitude. Car si j'étais effectivement un peu fou, je n'étais pas du tout brave comme semblait le croire le Comte. Après avoir galopé une demi-heure, mes fesses en capilotade eurent une pensée reconnaissante à mon guide pour le pas qu'il décida d'adopter.

Vers le milieu de la nuit seulement, le Comte considéra que tout danger était écarté. Nous nous installâmes donc pour ce qui restait de la nuit. Jusqu'au moment de nous endormir, je

me demandai si le Comte allait me reprendre mon arme. Au fond, pendant son sommeil, il ne fallait pas être très expert pour lui régler son compte. Pourtant, il ne fit rien qui put me laisser croire qu'il n'avait en moi toute confiance. Je le plaignis en pensant que probablement à cause de cela, il ne dormirait pratiquement pas de la nuit. C'était un homme trop entraîné pour laisser un tel détail au hasard. Toutefois, il me devait quelque chose et son code d'honneur ou ce qui en tient lieu lui interdisait sans doute de me faire offense. Pris de remords, je m'approchai de sa couche et posai ma rapière à son côté.

— Tenez, Comte et faites de beaux rêves.

Il se redressa et me considéra au travers de son masque de nuit tout sombre.

— Tu es quelqu'un d'étrange, me fit-il, pourquoi ceci ?

— Je préfère que vous passiez une bonne nuit de sommeil si nous devions encore faire de mauvaises rencontres; autant que vous soyez en pleine possession de vos moyens. Il rit sourdement sous son masque.

— Je ne suis pas sûr que tu sois si intéressé que tu veuilles en donner l'image.

— Pensez ce que vous voulez, mon cher Comte, je me trouve dans une position inconfortable dans la mesure où je ne comprends pas grand chose à ce qui se passe. Mes réactions peuvent donc paraître bizarres à certains moments.

Il fit mine de se réinstaller pour dormir.

— Puis-je me permettre une question ?

— Parle !

— Pourquoi le cinquième bandit restait-il en dehors du coup? Je ne parviens pas à comprendre cela. Cela leur a

valu la défaite qui plus est!

— Tu dois effectivement venir d'une contrée bien lointaine pour être à ce point ignorant, étranger.

— Comme je vous l'ai expliqué, c'est en effet mon cas.

— Normalement, ajouta-t-il comme si je n'avais rien dit, les combats sont toujours singuliers. C'est une question d'éthique. Même les malandrins respectent une sorte de quota: deux contre un. Nous étions deux, ils se sont donc permis d'attaquer à quatre, le cinquième restant, comme tu dis, "hors du coup".

— Tout de même, j'étais en fuite, leur compte était un rien faussé.

— Ce sont des malandrins, conclut-il, et il se retourna pour dormir.

D'ici une heure, nous arriverons à Glasq, me dit le Comte alors que nous avions chevauché une matinée durant sans plus faire la moindre rencontre de mauvais aloi.

Il se retourna sur sa selle et me considéra de son masque à présent tailladé moitié rose moitié pourpre, moitié sourire et moitié colère.

— J'ai une proposition à te faire, étranger.

— Parlez donc, mon cher Comte, mon attention vous est complètement acquise.

— Tu sembles appartenir plutôt à une caste de lettrés ou de savants si ce que tu m'as dit est effectivement vrai.

— C'est vrai.

— Bien, dans ce cas, je te propose un marché: d'une part tu auras, à ma cour, fonction de ménestrel et de scribe et d'autre part je te confierai une part de l'éducation de mes enfants ainsi que de ceux de mes pairs.

— Et en échange ?

— En contre partie, tu seras bien considéré, vêtu convenablement, logé et nourri aussi bien qu'un prélat. De plus, si tu le désires, je donnerai les ordres nécessaires pour que l'on t'éduque à l'emploi des armes dont tu sembles tout ignorer.

— Que me vaut tout cet honneur ?

— Je considère que j'ai une dette envers toi, oh! bien mince il est vrai, mais une dette tout de même. De plus, tu m'intrigues prodigieusement, étranger, et j'ai l'espoir que tes contes sont à la hauteur de celui que tu as tenté de me faire avaler. Il partit d'un grand éclat de rire.

— Ma foi, vous me tentez, ... j'accepte donc à la seule réserve de ne pas engendrer de malsaines jalousies dans votre entourage!

Son rire grossit encore comme si je venais de proférer l'absurdité la plus fameuse qui lui eut été donner d'entendre.

— Décidément, tu es bien étranger ! Ah!Ah!Ah!....

Une heure plus tard, la colline que nous venions de franchir nous dévoila une plaine traversée d'un cours d'eau important. Au beau milieu, une ville ceinte d'épaisses murailles était posée comme une galette ocre sur la rivière. Celle-ci passait à la fois autour et en dedans de la ville. On pouvait apercevoir au centre un bâtiment qui pouvait passer pour un château, mais sans tour élevée, sans prétention en fait. Entre ce "château" et les murailles, les maisons à un ou deux étages se seraient les unes aux autres dans un désordre apparent. Beaucoup de toits plats révélaient que la pluie n'était pas leur principal souci. Ce dont je me réjouis. Le Comte se dressa sur ses étriers et le bras pointé vers la ville s'écria:

— Glasq ! puis il partit au grand galop vers les portes de la

ville en traversant comme un éclair les cultures et les vergers qui l'entouraient.

Un peu distancé par ce cavalier émérite, je parvins en retard aux portes gardées par quelques factionnaires en armure. Dans la poussière, je vis que le Comte m'attendait en devisant gaiement avec les sentinelles. Plus je m'approchais, plus j'étais sujet à une sorte de nausée. Tout ce qui m'entourait devenait imprécis et mon cheval me faisait penser à un navire en perdition sur une mer démontée.

Les portes de la ville finirent par être mon seul angle de vision. Il s'agissait d'une arche magnifiquement ouvragée dans cette même pierre ocre dont semblait être faites toutes les constructions de Glasq. Sur le fronton de l'arche était gravée une phrase:

LE VERBE EST LE COMMENCEMENT.

Puis tout devint complètement flou et j'eus l'impression de sortir de moi-même. Peste! Que se passait-il ?

On peut dire qu'à part cette sorte d'amitié virile naissante des deux hommes, le point principal c'est l'usage des masques.

Est-ce que l'empathie est possible avec des masques qui finalement cachent les expressions faciales et tout le non-dit qu'elles contiennent ?

Il faut signaler qu'en l'occurrence, les masques ne sont pas inexpressifs mais au contraire transportent de l'information choisie. Une sorte de moyen terme. On ne fait confiance qu'à des

messages délibérés et pas du tout aux messages involontaires que le visage est capable de transmettre.

On dirait que papa avait compris que si les humains transmettaient involontairement une sorte de cacophonie faciale, le jeu de l'échange d'émotions et de l'empathie en particulier, s'en trouvait perturbé. Le rapport entre le signal et le bruit de fond rendait ce type de communication peu pratique. Il propose un monde où c'est réglementé par des masques sensés exprimer l'attitude que l'on « veut » montrer aux autres.

On peut mettre un masque « fâché » alors qu'on ne l'est pas pour ne pas devoir se fâcher mais montrer qu'on pense qu'on aurait pu ou du l'être.

Personnellement je crois que mon père avait une vision un peu angélique des choses. Un tel système conduit à des communications plutôt mensongère.

Il faut reconnaître par contre que le port des masques, même s'il permettent le mensonge, fût-il chargé de bonnes intentions, introduit une attention constante aux émotions que l'on transmet. C'est mettre une part du système cérébral limbique « à l'extérieur ». Le rendre explicite et le rendre conscient.

Cela pourrait donner une société dans laquelle l'accent est mis en permanence sur les échanges émotionnels. Mais avec un côté volontaire, délibéré : « voici comment je souhaite qu'on me considère pour l'instant ». Alors que dans mon monde réel, l'accent est mis sur la dissimulation autant que possible des émotions dans un réflexe de protection.

Il faudra que je voie cela plus avant dans un autre extrait.

Papa qui semblait être assez convaincu de la possibilité que notre monde soit une simulation, avançait quelques arguments. Je me souviens qu'il prétendait que la dilatation du temps et sa corollaire, la contraction des longueurs, étaient des arguments indirects en ce sens.

D'après mon souvenir il voyait le monde comme constitué d'enregistrements, d'objets, en une sorte de réalité virtuelle dans laquelle l'espace, et donc la position, n'est autre qu'un ensemble de valeurs descriptives de la-dite position, vitesse, etc. Mais il pensait aussi au processeur sur lequel « tourne » cette simulation et de ses limitations intrinsèques : le temps de cycle par exemple. Tout objet, y compris un objet qui mesure le temps

simulé, est soumis à ces limitations. Lorsqu'on atteint les limites en fréquence de changement des valeurs descriptives de position par exemple, le processeur ne peut plus faire autre chose de l'objet simulé dans le temps imparti au traitement de cet objet. Celui-ci ne fait donc plus que se déplacer, son temps est « gelé ». On pourrait facilement, disait papa, imaginer un programmeur qui opte pour ce genre de solution. Elle donnerait non seulement lieu à l'existence d'une vitesse limite mais aussi à la dilatation du temps.

Je me souviens qu'il calait lorsqu'il fallait mettre en jeu l'idée de masse d'inertie. Il avait l'intention d'y mettre la complexité informatique, le programme descriptif de l'objet. Il n'a jamais pu pousser le raisonnement jusqu'au bout.

Masques , simulations et dissimulation.

Un jour papa m'a confié qu'un ensemble de ses textes décrivant plus précisément l'univers virtuel, avait été sujet à un accident de nature informatique. Un incident bénin qui avait effacé la mémoire du petit ordinateur portable avec lequel il écrivait ses histoires.

Il avait dit en se moquant à moitié de lui-même qu'il avait été victime d'un sous-programme de la simulation qui veille justement à ce que celle-ci ne puisse prendre en compte le fait qu'elle en est une ! Cette rétro-action est gommée par des « accidents » arrivant à tout support d'informations potentiellement dangereuses pour le bon déroulement de la simulation et la résolution des problèmes qu'elle est sensée résoudre ou à tout le moins montrer. Pour lui, c'était une autre preuve indirecte !

Bon, je vais revenir à la question des masques et de ce qu'ils montrent et aussi de ce qu'ils dissimulent. Passons à un autre extrait.

Extrait 10

...Ce soir-là, précisément, une véritable sarabande de flashes verdâtres m'assaillirent alors que je m'endormais. Dans un coin de mon cerveau je pensai: comme si la journée n'avait pas été assez rude comme cela! En route pour Avalon, une fois de plus !

D'abord un ciel tout bleu, puis des voix qui s'interpellent, la tête qui me tourne un peu et un goût de poussière dans la bouche. On me prend et on me redresse sans ménagement en m'aidant de coups de pieds bien ajustés. Je fais un effort pour prendre appui sur une quelconque réalité, devant moi un porche, l'entrée d'une ville. Ah,oui ! Glasq ou quelque chose comme cela. J'ai dû tomber de cheval, on me bouscule avec rudesse.

— Arrêtez, cet homme est étranger et est mon invité ! La voix du Comte. Je l'aperçois qui s'approche sur son cheval, bien en selle, lui ! Aussitôt, changement d'attitude dans mon voisinage immédiat, on s'écarte avec des mimiques gênées. Tous ces gens portent des masques. Bizarre ...

Le Comte aussi. Maintenant je me souviens que les « malandrins » allaient

visage à découvert. Il y a dû y avoir méprise, je suppose.

— Remonte en selle, étranger, et cesse de devenir flou par moment, cela rend tout le monde nerveux !

J'obéis tant bien que mal.

— Comte, ne serait-ce pas l'absence de masque qui ...

— Mais bien sûr, où avais-je la tête ! Quelle couleur aimes-tu ?

— Ma foi, dois-je répondre instantanément ?

— Non, mais alors prend ce voile et cache-toi au moins une partie du visage pour éviter de nouvelles péripéties idiotes.

J'obtempérai et fis de mon mieux avec le morceau d'étoffe qu'il me passa.

— Suis-moi à présent, nous n'avons que trop perdu de temps, fit-il d'une voix de basse en me montrant le côté "colère" de son propre masque.

Il volta et s'engagea dans la ville.

C'était une de ces villes labyrinthes comme je les affectionne. Peu d'avenues et beaucoup de ruelles parsemées de magasins et de boutiques dégorgeant leurs produits jusque sur le trottoir étroit.

Des gens de toutes sortes se pressaient un peu au petit bonheur la chance, vers je ne savais quelle tractation, quel rendez-vous. Tous indistinctement étaient masqués.

Certains devaient avoir bien de la peine à supporter la chaleur qui régnait avec ce genre d'ornement attaché au visage. D'autres, avaient réduit le masque à un simple loup de couleur ou même à un maquillage de tout ou partie de la face. Il y avait tant de diversité dans ces faciès ainsi que dans les accoutrements utilisés qu'il était difficile de croire qu'il s'agissait là d'un peuple habitant une même ville.

Beaucoup d'entre eux se retournaient sur notre passage et faisaient de grands signes de bienvenue au Comte. Ce dernier restait impassible et se contentait de saluer vaguement de la tête de temps à autres. Nous cheminâmes ainsi un petit quart d'heure pour déboucher finalement sur un terrain découvert au centre duquel se dressait ce que je conviendrai d'appeler le "palais" bien qu'à part sa situation et ses dimensions plus grandes, rien de pompeux ne laissait présager qu'il soit bien un tel palais. Des gens de maison nous accueillirent et sur quelques mots du Comte, ils m'emmènerent à travers un dédale de couloirs et de cours

intérieures vers ce qui devint par la suite mes appartements. D'un long regard circulaire, je contemplai ma chambre toute d'étoffes et de bois, de mosaïques et de pierres colorées. Il y faisait frais et les larges baies donnaient sur un jardin qui répandait couleurs et parfums. Je soupirai profondément et sentis un grand calme m'envahir.

— Le sans-nom a-t-il fait choix d'une couleur ? Me demanda l'homme qui m'avait conduit jusque-là.

Je considérai sans vergogne son ample surplis rose et son masque léger figurant un demi-sourire et un regard effacé.

— Ma foi, j'y ai quelque peu pensé, en effet, et je me suis décidé temporairement pour le gris. Je ne tiens pas à attirer trop d'attention et il me semble ...

— Ce serait en effet tout-à-fait adapté, mais quel genre d'expression faciale pourriez-vous porter ?

— Un simple loup gris également, pour le moment, jusqu'à ce que je sois plus amplement informé des conséquences qu'engendre le port de telle ou telle expression.

— Veuillez m'attendre ici quelques instants, je vais pourvoir à votre requête. Il s'en alla comme un souffle de vent et me laissa seul. Le lit me tentait à tel point que je ne pus résister à m'y étendre. Le sommeil me prit également d'un seul glissement feutré.

Plus tard, rassasié, lavé et oint d'huiles parfumées, reposé et habillé enfin, je fus conduit tout de gris vêtu vers la salle principale du palais où m'attendait le Comte et sa suite.

J'avoue que j'appréciais très fort ma tenue et ne ratais pas une occasion de m'admirer dans la moindre surface réfléchissante. Un pantalon très ajusté dont les jambes légèrement bouffantes se terminaient dans de courtes bottes gris foncé, une chemise d'un gris plus clair, très amples

avec un col officier et des manches également bouffantes serrées aux poignets. Le masque, enfin qui couvrait le front, les yeux et s'arrêtait à la hauteur des pommettes en passant aux environs de la moitié du nez. Un orifice, celui de l'œil gauche était surligné d'un trait exprimant une sorte d'interrogation. Le trait, artistiquement tracé était constitué de fines paillettes argentées. Je trouvais que tout cela se mariait assez bien avec mes cheveux. Nous débouchâmes, mon guide et moi, dans une grande salle dont la plus grande partie était un simple plancher uni parsemé ici et là de petites estrades qui jaillissaient sans ordre apparent.

Certaines supportaient tantôt un siège, tantôt un guéridon, bien que ce genre de mobilier se trouvait aussi bien sur le plancher. Tout cela donnait une impression globale d'une multitude de pièces d'habitation au sein d'une seule. On avait même les matériaux les plus divers: certaines estrades semblaient faites de roc à peine dégrossi et c'est ce qui me donnait l'impression qu'elles jaillissaient du plancher comme si elles l'avaient crevé lors d'une magique éruption. D'autres étaient faites de bois pour former une sorte de souche énorme d'où semblait presque naître ce même plancher. Des personnages divers se tenaient ici et là également, ce qui semblait être la vocation de ce lieu: un ensemble de lieux.

J'aperçus le Comte qui me fixait, il n'avait toujours pas changé de masque. Je m'avançai vers lui, inclinai cérémonieusement la tête et déclarai que j'étais fort honoré des attentions que l'on m'avait portées. Le masque me montra son côté "colère" et ne répondit point.

— Vous aurais-je offendu sans le savoir, Comte.

— Pas du tout me répondit une voix connue derrière moi.

Mais il se fait que vous ne vous adressez pas à la bonne personne et qu'il n'est pas nécessairement agréable d'être pris pour quelqu'un d'autre.

Je me retournaï d'un bloc, complètement embrouillé.

Devant moi se tenait un homme, enfin un être humain à la carrure d'homme, je commençais à me montrer prudent, dont la stature me rappelait aussi celle du Comte.

Sa tenue avait une coupe très martiale mais démentie par les couleurs qui étaient faites de volutes bleues allant du bleu ciel à l'outre-mer. Le masque valait le déplacement à lui seul. Il figurait ... comment dire, une sorte de démon affable, à la fois le monstre belliqueux et le calme paternel.

Quel génie avait bien pu façonnner un tel masque?

— Pardonnez ma méprise, bégayais-je lamentablement, je ne suis pas familier ...

— De nos coutumes et tout ce qui s'en suit, je sais, me coupa-t-il.

— Mais comment faites-vous pour ...

— Nous y reviendrons en temps utiles, si vous le voulez bien, nous avons mieux à faire pour l'heure. J'ai quelques présentations à faire pour commencer.

Il se tourna vers le reste de la salle et éleva la voix pour qu'on lui prête attention.

— Peuple de Gasq, Famille bien-aimée, voici l'étranger dont je vous ai déjà conté l'histoire, ou du moins ce que j'en sais. Eu égard à la dette que j'ai contractée envers lui, mais aussi à ses qualités étranges, j'ai émis le désir de le voir devenir l'un des précepteurs de mes enfants pour le temps qu'il lui plaira et pour autant que je sois satisfait de ses services bien entendu, termina-t-il avec un peu d'humour dans le ton.

Il y eut à la suite de cette annonce, un léger moment de flottement dans l'assistance où quelques murmures s'élevèrent.

— Comme s'en est la coutume, continua-t-il, que les contradicteurs s'avancent sans crainte et parlent maintenant et au plus tard demain soir. Qu'on se le dise !

— Au bout d'un moment, un homme s'avança au milieu de la salle, à travers son masque figurant, si j'en jugeais correctement, une ivresse plus que prononcée, on pouvait voir briller des yeux vifs et malicieux.

— Parle, Garfan le Potier, parle sans crainte, récita le Comte.

— Une arrivée nouvelle m'enchante, comme beaucoup d'autres j'en suis sûr, émit Garfan d'une voix fluette, mais cette histoire de vengeance d'un magicien m'inquiète. N'allons-nous pas attirer sur nous un quelconque malheur, des représailles ?

— Répondez, me souffla le Comte.

— Je ne crois pas, Garfan le Potier qu'il en aille ainsi. Je crois pouvoir affirmer que ma présence n'entraînera aucune conséquence funeste qui ne soit de mon propre chef. Le magicien félon dont je suis la victime cherchait à m'écartier de son environnement, sans plus, et c'est chose faite.

— Dans ce cas, je m'incline pour ma part, Sans-Nom.

— Quel nom désirez-vous porter à l'avenir, étranger, m'interrogea le Comte.

— Eh bien, Grimm bien sûr, ce sera plus simple pour moi.

— Tu seras donc Grimm-le-gris et non plus Sans-nom.

Il se tourna vers un groupe de personnes et annonça:

— Voici ma famille, il me désigna celui que j'avais pris pour le comte peu de

temps avant:

- Mon fils aîné, Islar-le-franc, qui n'est pas encore certain d'apprécier ta venue, à côté de lui, mon épouse légitime Ticielle-la-droite et enfin mes enfants plus jeunes que tu apprendras à connaître.

Je restai éberlué et recomptai deux fois pour m'assurer du nombre: Dix enfants ! Le plus jeune pouvait avoir tout juste quatre ans.

— Permettez, Comte, que je vous félicite, que voilà une belle vigueur ! Permettez aussi Dame Ticielle que je porte hommage à votre beauté qu'apparemment l'enfantement n'a fait que rehausser.

Elle s'inclina légèrement sous le compliment et je contemplai son masque de fée.

— Rassurez-vous, Grimm-le-gris, ces enfants comptent aussi mes nombreux bâtards, je ne suis pas un monstre !

— Ah, fort bien, fis-je un peu saisi, je ...

— Quoi ! Vous ne voudriez tout de même pas que seuls des enfants légitimes aient droit à la protection de leur père ?

— Assurément non, Comte, c'est que dans la contrée d'où je viens, il est souvent plus difficile de faire avouer à un père que tel enfant est le sien que de le faire renoncer à une maîtresse.

— Quel peuple scélérat est-ce cela, tout compte fait, je me demande si mon fils aîné n'a pas raison ...

— Attendez quelque peu, Comte, laissez-moi faire mes preuves, je ...

— Soit, mais pour un temps, limitez-vous aux calculs et à l'écriture, pas d'histoires, pas de contes avant que je ne vous y autorise. Ai-je votre parole ?

— Vous l'avez et je vous remercie de l'honneur implicite

que vous me faites en me la demandant.

— Qu'il en soit donc ainsi, du moins si aucun autre contradicteur ne surgit d'ici demain soir.

La suite de l'entrevue fut moins empreinte de formalisme et je m'en réjouis intérieurement. On me présenta un jeune-homme d'une quinzaine d'années ainsi que sa sœur d'un an plus jeune. Derrière leur masque de chien et de chatte je me demandais quels visages pouvaient bien se cacher. Je restai pourtant sans voix quand leur mère officielle me les présenta sous les noms de Zi pour la fille et Log pour le garçon ! Je fus à nouveau pleinement conscient du fait qu'en fait je rêvais et ce pour l'heure subjective qui suivit. La vie s'organisa assez rapidement et plusieurs jours passèrent avant que je fusse à nouveau inquiet du fait que je ne me "réveillais" pas. Je gardais pourtant espoir que le temps subjectif permettait une large dilatation. Je m'étais constitué une petite classe dont je n'avais exclu que les enfants de moins de cinq ans, et mes huit élèves semblaient les plus attentifs qu'il m'ai été donné de voir.

J'avais commencé par les rudiments d'écriture et les débuts de l'arithmétique. Je ménageais de larges pauses pendant lesquelles, assis sur les marches d'une terrasse en gradins, abrités des rrigueurs du soleil par l'ombrage de l'un ou l'autre des nombreux arbres du jardin, nous avions l'occasion de deviser de tout et de rien.

Comme j'avais donné ma parole de n'influencer ces enfants qu'à travers les rrigueurs de la syntaxe et des mathématiques, je les pressais de m'expliquer à leur tour les raisons de ce que je pouvais voir sous mes yeux à chaque instant dans cette ville fabuleuse.

— Toi, Log par exemple, questionnai-je, pourquoi

aujourd'hui portes-tu ce masque que l'on pourrait qualifier de "Ne-Me-Cherchez-Pas" ?

— C'est évident, pour nous en tous les cas, grinça Log, justifiant instantanément l'expression de son masque: depuis notre plus tendre enfance, on nous apprend à porter une expression qui fasse connaître aux autres comment nous voulons être vu par eux à ce moment.

— Tu veux dire que si tu te sens grincheux, tu portes un masque de "grincheux" ?

— Le contraire serait une tromperie et n'entraînerait que des conséquences néfastes. Le visage nu n'est pas assez expressif, pour la plupart des gens. Toutefois, si par contre, on inverse le processus en portant un masque joyeux, il faut s'attendre à un tas de quiproquo idiots.

— Ainsi, si j'étais affligé d'un visage de clown et que je me sente triste il me suffirait de porter un masque du style "Consolez-moi" pour qu'on se comporte avec moi d'une façon adaptée, c'est bien cela la théorie ?

— Parfaitement, répondit sèchement Log. Finalement, pour être un temps soit peu compris, il faut d'abord ressentir clairement soi-même comment on réagit. Comme ce genre de choses est notoirement fluctuant, les masques changent assez souvent.

— Les petits enfants doivent probablement en changer souvent, dis-je en me tournant vers l'un des plus petits de mes élèves qui portait un masque "farceur Impénitent". Cela n'entraîne-t-il pas des confusions, des erreurs sur la personne et tout ce qui s'en suit, ajoutai-je en me rappelant mon erreur du premier jour avec Islar-le-Franc.

— Nous nous reconnaissons à d'autres aspects, comme la voix, la gestuelle,

la démarche, la stature et tout cela, fit Log en donnant à sa réponse le ton de celui qui en a assez des questions.

Je clôturai là notre récréation et nous reprîmes les cours.

Ainsi, peu à peu j'apprenais les us et coutumes de ce peuple étrange et j'arrivais à respecter ma parole en ne les intoxiquant point de ma version des choses. En dehors des heures de cours, moi aussi je devenais élève comme me l'avait promis le Comte. Il m'avait dit qu'il se chargeait de me faire apprendre les arts martiaux et ma foi, il n'avait pas menti. J'eusse même espéré qu'il oubliât sa promesse.

Les séances se déroulaient en compagnie d'un petit groupe d'apprentis comme moi sous la férule de trois maîtres que je baptisai Sanglier-Fumant, Moustique-Agaçant et Cogne-Dur respectivement.

Le premier nous emmenait faire un échauffement dont la moindre partie consistait à faire en courant le tour de la ville. Ensuite on nous douchait et on nous câlinait pendant un quart d'heure sous les mains agiles et douces de filles au minois enchanteur et absolument non sensibles à nos remarques flatteuses. C'était une sorte de supplice chinois que d'avoir sa chair pétrie par d'aussi jolies filles et de les savoir plus intouchables que des vestales.

C'est un peu la raison pour laquelle nous envisagions finalement que passer de ces visages finement ouvragés par le maquillage à Moustique- Agaçant était une sorte de délivrance.

Ce dernier pourtant avait pour mission de nous apprendre l'esquive et tout ce qui a trait aux méthodes destinées à faire usage de la force de l'adversaire. On aurait pu comparer ces séances à un cours de danse, il nous fallait virevolter sans arrêt pour échapper à Moustique-Agaçant et à ses assistants.

Lorsque nous rations un plongeon sur le côté ou un saut quelconque, il va de soi que le coup portait. Plus d'une fois nous mordions la poussière avec l'une ou l'autre partie du corps quelque peu meurtrie. Le plus comique c'est qu'une insistance toute particulière était mise sur l'élégance des esquives.

— Il ne faut jamais donner à un adversaire l'impression que vous le fuyez, nous répétait Moustique-Agaçant, au contraire il doit sentir que vous vous amusez de lui et au besoin gagner par votre numéro de danse la sympathie d'éventuels spectateurs.

Il achevait souvent ses phrases ou ses explications d'une brusque attaque dont l'un de nous faisait le plus souvent les frais. Le port du masque avait quelque chose de désavantageux car seules les crispations annonciatrices d'un quelconque muscle avait des chances de nous aider.

Après une petite heure de ces entrechats compliqués, nous tombions entre les pattes de Cogne-Dur.

Sans transition, il nous fallait cette fois faire usage de force. Nous apprenions à manier toutes sortes d'objets contondants depuis le simple bâton jusqu'à la rapière, l'épée et le cimeterre. Pour ce genre d'exercice nous devions revêtir une épaisse combinaison de cuir rembourré de façon à ne pas nous entretuer. Cogne-Dur portait bien son nom et manifestement, lorsque nous essayions de l'atteindre, il valait bien Moustique-Agaçant.

Le soir, recrus de fatigue, nous repassions entre les mains des masseuses et à ce moment aucune pensée grivoise ne venait plus nous troubler. Nos coups et nos ecchymoses soignés, nous reprenions nos activités, le corps douloureux mais assez contents de nous tout-de-même.

Après le repas, j'avais réellement le droit de faire n'importe quoi. De me déplacer n'importe où en ville et de m'interroger sur l'impressionnante réalité de ce rêve. Ce qui m'effrayait quelque peu c'était que ma musculature était en train de s'étoffer sérieusement et que mon corps endormi, lui, restait celui d'un intellectuel, sportif sans doute, mais d'un intellectuel tout de même. Or, je commençais à m'habituer à cette forme physique assez prononcée, à l'endurance latente qu'elle prodigue en vous faisant riche de potentialité qu'autrement on n'évoque même pas.

Ce soir-là je déambulais sans but précis dans une portion de la ville que j'affectionne tout particulièrement pour les odeurs qui y flottent. Il s'agissait d'un mélange subtil d'aromates destinés aux cuisines des nombreux restaurants qui ouvraient leurs portes aux passants gourmands et de parfums lourds provenant de fleurs rappelant le jasmin et qui poussaient dans les jardins et les courettes enclavées entre les maisons. Tout donnait l'impression d'un fouillis inextricable, une cohorte de gens se pressaient un peu partout et palabraient à n'en plus finir. La rue elle-même faisait rarement plus de cinq ou six mètres de large, et rarement plus d'une trentaine de mètres en ligne droite.

Je m'arrêtai pour contempler distraitemen t l'éventaire d'un marchand de bibelots divers et m'étonnai de la diversité de ceux-ci précisément.

- Vous désirez une statuette, un objet de culte, un brûle parfum, ... un aphrodisiaque ? me demanda un petit bonhomme ventripotent au masque en tête de tortue prête à se cacher sous sa carapace.

- Entrez, entrez Grimm-le-Gris, dans l'ombre propice de mon magasin vous trouverez peut-être votre goût.

- Ma foi, commerçant, je ne faisais que regarder sans idée préconçue, mais je ne refuserai pas de jeter un regard plus approfondi sur les marchandises que recèle votre officine. Tortue-Peureuse me précéda en trottinant vers l'ombre de sa boutique. J'étais embarrassé du fait que jusqu'ici je n'avais jamais du faire une quelconque emplette. Tout m'avait toujours été fourni gracieusement par le Comte et son personnel au palais. Je m'aperçus alors avec stupéfaction que je ne possépais pas la plus petite pièce de monnaie.

— Regardez à votre aise me fit Tortue-Peureuse en allant s'asseoir dans un coin où il alluma une petite pipe.

Sous mes yeux émerveillés s'étalait une théorie de bibelots plus inouïs les uns que les autres: sphères ajourées finement ciselées et imbriquées les unes dans les autres, assemblages d'anneaux miroitants qui oscillaient entre le casse-tête chinois et l'œuvre d'art, statuettes figurant des divinités dont j'ignorais tout, incrustées de jades, de saphirs, à l'aspect tantôt angélique tantôt sinistre, scènettes sculptées dans les bois au grain le plus fin et représentant des images de la vie, parfois assez crûment je l'avoue, des pastels, des peintures à l'eau et à l'huile, des livres enluminés et reliés de peau fine incrustée d'or ou d'argent. Mes yeux passaient d'un objet à l'autre, s'attardant parfois sur le galbe d'un vase ou d'un brûle-parfum ou encore dans le regard d'un dieu de pierre aux songes impénétrables.

J'étais littéralement enivré par la profusion de ces objets, il n'y en avait pas deux pareils et tous indistinctement devaient être précieux.

— Ecoutez, cher Monsieur, fis-je au vieil homme, il me faudrait des journées entières pour me fixer. Peut-être pourrais-je revenir ...

— Puis-je vous offrir une tasse de thé noir, me rétorqua-t-il en guise de réponse.

— Je ne sais pas si ...

— Mais non, vous ne me dérangez aucunement et je prendrais plaisir à votre compagnie, si je n'abuse pas bien sûr.

J'étais sûr quant à moi qu'il devait sourire sous son masque de tortue.

— Patientez un instant, je reviens avec une théière fumante. Il me laissa seul dans cette espèce de grotte d'Ali Baba sans se soucier du fait que je pourrais être un malandrin quelconque. Je laissai mon regard errer encore sur ce trésor. Soudain, une sorte de petit arbuste de la taille d'une main adulte attira mon attention. Je regardai de plus près et je revins sur mon idée, ce n'était pas une sorte de bois pétrifié mais bien une main humaine avec un bout de poignet en guise de tronc. Je changeai encore d'angle de vue et manquai de changer encore, finalement c'était bien un court bout de branche assez épais d'où sortaient cinq rameaux pouvant passer pour des doigts. De ce point de vue, on eut dit une vieille main cherchant par ses teintes un peu sombre et ses rides profondes de se faire passer pour un morceau d'arbuste.

Voulant en avoir le cœur net, je pris l'objet entre les mains et le fis légèrement tourner. C'était déroutant car suivant l'angle je me décidais pour une main ou pour la branche.

— Oh, je vois que vous avez finalement fait un choix ? Le marchand revenait effectivement avec un pot de céramique d'où sortait une vapeur odoriférante et légèrement épicee.

— Un objet bien perturbant, lui répondis-je tout absorbé et

pouvant à peine en détacher mon regard.

— Certainement, certainement, jeune-homme, il cherche à figurer, par analogie bien sûr, l'une des énigmes les plus déroutantes qui soit.

Il déposa la théière ainsi que deux gobelets et s'installa confortablement.

— Venez vous installer près de moi, fit-il en me désignant un siège et comme je faisais mine de déposer la main à sa place, il m'en dissuada.

— Gardez-le pour un moment encore, que vous soyez bien sûr que vous l'aimez. J'obtempérai et me laissai servir ce thé noir et brûlant tout chargé d'épices. Après quelques gorgées, je ne pus y tenir et l'interrogeai.

— De quel mystère voulez-vous parler au sujet de ceci, fis-je en désignant la branche.

Je remarquai qu'il avait changé de masque et portait à présent une expression du genre "Vieil-Homme-Affable" qui correspondait parfaitement à son attitude.

— Si je pouvais me permettre, je dirais même LE mystère, cher Monsieur.

Car de quoi s'agit-il ? D'un morceau de bois ramifié habilement traité pour figurer une main ? Ou bien au contraire est-ce une main momifiée subtilement arrangée pour faire penser à un vieux sarment ? Est-ce qu'il faut dire "au contraire" ou cette expression est-elle impropre ?

— Je crois comprendre, fis-je presque en chuchotant, qu'est-ce qui est forme d'une part et support de cette forme d'autre part ?

— Vous avez très bien compris le sens de cet objet en effet; prenez-vous encore une tasse de ce délicieux thé ?

— Oui, volontiers, je dois dire que je me séparerai avec

déplaisir de cette "fond-forme". Mais de quoi est-il fait en fin de compte, interrogeai-je, car l'artiste, lui a bien dû tirer cela d'un matériau quelconque?

— C'est ce que tout le monde suppose, bien entendu, répondit-il avec un petit rire, pourtant cet objet est tellement ancien, que plus personne n'est là pour le dire. De plus, l'auteur devait y avoir pensé puisqu'il a gravé quelques mots à l'intérieur de la branche principale ou du poignet si vous préférez.

Je regardai à cet endroit et lus: "Qui m'ausculte me casse."

— L'avertissement est clair, fis-je, comment prévoir quel mécanisme d'autodestruction cet artiste a bien pu imaginer pour qu'on ne puisse jamais trancher.

— Sans compter qu'il s'est, selon une légende que l'on colporte entre philosophes, proprement tranché les veines du poignet précisément dès que son œuvre fut terminée. Si bien que l'eusse-t-on voulu, il fut impossible de savoir.

— Comment s'appelait-il?

— Sirlain-le-Fou, on dit qu'à sa mort, il portait un demi-masque effrayé et que la partie visible de son visage souriait.

— Curieux personnage, un génie dirais-je même, pour avoir réussi une telle œuvre et arriver à la charger d'autant de signification ...

Le vieil homme sirotait une autre tasse de thé. Je poussai un soupir et déposai la main-bois sur la petite table.

— Je suis bien embarrassé, cher Monsieur, et croyez-le je ferais volontiers l'achat de cet objet merveilleux, pourtant, comme vous le savez peut-être, je suis l'hôte du Comte et ne me suis pas muni d'espèces propres à vous payer mon achat. Je devrai donc vous demander de me le garder ...

- Ne vous aurait-on rien dit au palais, reprit le marchand avec une nuance d'étonnement dans la voix, êtes-vous bien en train de me parler de "monnaie"?
- Mais ... bien entendu, fis-je, et j'allais d'ailleurs vous demander quel prix vous accordiez à mon achat.
- Il est sans prix dans les deux sens du terme, mon jeune ami, émit-il avec un petit rire.
- Je suis sûr que nous arriverons à nous entendre, marchand ...
- Je le pense également, mais je ne suis pas un marchand dans le sens où vous semblez le concevoir. Prenez-vous une autre tasse?
- Non, merci.
- Désirez-vous fumer une petite pipe, un cigare ?
- Sans façon, que disiez-vous au sujet de prix et de marchand ? Je ne suis pas certain d'avoir compris les implications que vous y mettiez.
- Cela m'en a tout l'air en effet. Laissez-moi vous poser une question: avez-vous déjà aperçu depuis votre entrée en fonction à Glasq, la moindre pièce de monnaie ou tout autre matériau pouvant en remplir l'office ?
- Ma foi, à bien y réfléchir, ma réponse est non !
- J'ai donc l'avantage de vous apprendre que cela n'existe pas à Glasq.
- Mais c'est impossible ! Le troc est le fait de peuples à peine civilisés, aucune société évoluée ne peut fonctionner sur ce mode ...
- Erreur, mon ami, erreur, le troc est le fait des peuples barbares et ignorants, il est vrai, mais aussi des peuples suffisamment civilisés ...
- Suffisamment civilisés, dites-vous ?

— Absolument, disons que l'enfance et la maturité sont le fait du troc, c'est l'adolescence qui est le fait de la monnaie d'échange. Vous êtes probablement originaire d'une société que chacun à Glasq qualifierait d'adolescente.

— Maintenant, j'accepterais une tasse de ce délicieux thé et un cigare, si votre offre tient toujours bien entendu, fis-je en me tassant sur mon siège.

— Etes-vous prêt à écouter une petite histoire, cher "client"?

— Certainement, mais ne comptez pas sur moi pour accepter sans discuter votre affirmation.

— J'y compte bien, croyez-le. Alors voici, il y a de cela une centaine d'années, le troc était déjà très bien installé dans Glasq notre bonne ville ...

Tout devint flou autour de moi et disparut. Je fis des efforts pour revenir à moi et lorsque j'ouvris les yeux ce fut pour apercevoir une main qui bougeait doucement.

Je mis un certain temps pour redresser les perspectives et me rendre compte qu'il s'agissait de ma main et que je venais de me réveiller dans mon lit, dans "ma" réalité...

Cette histoire de masques me tarabuste. Cher Papa, cette fois-ci tu m'embrouilles ! Cette histoire de masques et de société soi-disant adulte ou mature... Des utopies bien sûr mais avec quel message finalement ? On peut dire que là, tu n'as pas été très clair...

Tu ne savais rien des neurones-miroirs, les travaux de Giacomo Rizzolati n'étaient même pas écrits ni

pensés. Pourtant ces masques dans la cité de Glasq... Un visage exprime beaucoup en non-dit, c'est vrai, et opter pour des choix explicites d'expression est sûrement une idée à creuser. Mais on a montré que la gestuelle, comme ton personnage en fait les frais avec le fils aîné du Comte avec lequel il le confond, est tout aussi importante.

Nos neurones miroirs conduisent à beaucoup de choses, dont l'empathie et donc la conscience de soi et de l'autre, une aide dans la fameuse hypothèse ou théorie de l'esprit. Attribuer aux autres l'existence d'un esprit n'est pas chose immédiate. C'est la compréhension interne de l'affirmation : « les autres existent et sont analogues à moi ». Cela n'est pas une condition suffisante pour l'empathie mais elle est nécessaire à mon avis.

Donc si on te suit dans cette histoire, on voit que les habitants de Glasq ont éliminé l'argent considéré comme infantile et périmé, ils considèrent comme indécent le fait de ne pas porter de masque, ils font l'option de se comporter de manière permanente de façon assertive : mon masque dit comment je veux qu'on me voie, quoi que soit ma réelle disposition.

Bon, pour le troc il faut en effet une société mature dans laquelle l'esprit de lucre a été fortement diminué si ce n'est aboli. Nous en sommes loin !

Le côté indécent des non masqués est une pression sociale tout-à-fait propice à engendrer un suivi massif. Il a fallu passer par une phase assez autoritaire dont on ne dit rien dans ce texte.

Enfin, le port du masque institue une sorte de paradoxe : voilà comment je veux qu'on me voie mais vous ne pourrez savoir comment en fait, pour l'heure, je suis. Faites donc avec mon langage corporel !

Eh bien ! Alors que mon projet est de rendre toute l'humanité plus et même beaucoup plus sensible aux langages non codés par le biais des neurones miroirs que mon rétro-virus ferait proliférer chez chacun...

C'est un peu contradictoire ! Même si de nos jours le « paraître » est devenu une sorte de convention sociale généralisée, le bling-bling, les aspects « people », bref autant de masques mais sous une autre forme et, on peut le dire, assez peu efficaces par rapport à la solution de « Glasq ».

Les rêves curieux de mon père...

Comme quoi la réalité est ici loin en-dessous des intentions de la fiction que mon cher Papa avait imaginée.

Et puis, quel régime serait assez fort et subtil pour amener une telle situation ? Nous sommes clairement encore des enfants.

L'autre aspect est celui d'une réalité qui serait virtuelle...

A quoi bon ? Calculs, simulations ?

Bon, demain est un autre jour, la surprise est ici que mon propre père mettait en scène une sorte de fiction dans laquelle on retrouve un mélange bizarre de relations humaines qui n'ont rien à voir ni avec la démocratie ni avec la dictature.

Comme si les neurones miroirs jouaient à fond et que l'empathie était devenue une sorte de manière d'interaction sociale privilégiée au point de devoir l'atténuer par ces masques ?

Serait-ce une incitation pour moi à agir ?

Un univers qui aurait des trous

Ce matin je suis retournée dans le grenier pour encore parcourir les textes que mon père aurait écrits et qui auraient fourni quelques éléments de réflexions supplémentaires.

L'histoire de Glasq n'est pas continuée pourtant mon père a vécu bien au-delà de cette interruption que je ne comprends pas. Cela démarrait bien pourtant...

Il y a ces passages dans lesquelles un supposé ami du héros faiseur de jeux vidéos et qui est astronaute de son état, part pour mars. Long voyage même si avec une propulsion assez exotique. Tout à coup : panique ! il y a des morceaux du ciel qui manquent ! Mais pas tout de suite, avant cela un long extrait dans lequel le personnage fabriquerait une réalité virtuelle.

Extrait 11 :

Vic était à présent quelque part entre la Terre et Mars. Pour lui et pour moi, beaucoup de choses avaient changé. Il

connaissait la solitude des grands espaces noirs et je m'apprêtais à en fabriquer. Tous deux nous étions à notre manière, des explorateurs. Le plus dur c'était de ne pouvoir communiquer aisément. Son dernier message que je reçus par l'intermédiaire de la base de lancement était: "Alors, ce BIG BANG c'est pour bientôt?" Je me permis de faire dépenser aux contribuables l'énergie que coûta le laser pulsé pour lui répondre: "La masse critique n'est pas encore atteinte, mais je continue à lui faire la cour". Les responsables ne firent aucun commentaire mais leurs mines en disaient long!

Cela m'amusait de savoir Vic soumis aux lois immuables de la mécanique céleste alors que je me creusais la cervelle pour en trouver d'autres plus à la portée de mon univers en construction. Disons-le, je ne crois pas être un "créateur" très subtil, ni très esthète. En fait dans l'état où se trouvait mon système, on pouvait dire que j'avais le "Moyen" en rapport avec le "Comment" que j'avais pu imaginer. Il me restait à trouver le "Quoi".

Le Moyen avait consommé l'entièreté de ce qui me restait de fortune. Ma cave était à présent remplie de grosses mémoires de masse à disques durs avec tous les multiplexeurs indispensables pour les rendre aussi rapides d'accès que possible dans l'état de notre technologie. Il en sortait une épaisse connexion à fibres optiques qui rejoignait le système installé auparavant dans mon salon ou plutôt dans la "moitié" de mon salon. Tout reposait sur l'hypothèse qu'un univers ne nécessite pas un temps continu ni d'ailleurs un réel espace. Cette idée me venait en partie de recherches que j'avais menées autrefois à l'Université: à un moment donné dans un système quel qu'il soit, ce qui est

important, outre les règles du jeu propre au système, c'est de savoir quel est le premier événement qui va se produire. Si vous regardez un ensemble d'objets en interactions diverses, pour savoir où porter les yeux d'abord, il faut pouvoir trier ces objets par ordre croissant de "temps avant le prochain changement". Les règles du jeu ou les "lois de la nature" vous permettent de calculer cela. Alors vous commencez par le premier et vous lui permettez ce changement en lui recalculant ce "reste" avant un autre changement. Cette fois, ce n'est plus nécessairement lui qui remporte le minimum. Quoi qu'il en soit, vous allez vers ce nouveau minimum et vous recommencez.

On pourrait rétorquer qu'il s'agit là d'un bien curieux univers.

Pourtant aucun des objets d'un tel univers ne serait en mesure de percevoir son étrange propriété: Un seul existe en fait à la fois. Finalement lorsque vous approchez un verre de bière de vos lèvres, il s'agit d'une suite peut-être très grande d'événements qui ont nécessité de longues interruptions pour toutes sortes de choses: le début de l'éclatement d'une nova à plusieurs années lumières, une fraction du mouvement des ailes de la mouche en train de piquer dans votre verre, les réactions enzymatiques de nombreux êtres vivants ... De toutes manières, les règles d'antériorité sont respectées et les relations causales du même coup. Bien sûr, il s'agit d'un univers physique et les notions de "créatures" conscientes ou non, libres ou non, ne faisaient pas partie de mon projet à ce stade-là.

Le plus amusant c'est que je pouvais "geler" un univers de ce type autant que je le voulais sans que cela ne change quoi que ce soit! Par ailleurs, si des événements

nécessitaient un traitement simultané, rien n'empêchait en fait de les considérer en séquence. Il suffisait pour cela d'éviter toute prise en considération du nouvel état des concurrents *ex aequo* avant que tous n'aient été considérés. Je pouvais de la sorte utiliser un gros système informatique classique et évitais l'écueil peut-être insurmontable de devoir construire de toutes pièces une sorte de processeur parallèle d'un type nouveau et dont je n'avais pas la moindre idée.

De plus les processeurs parallèles, outre leur coût faramineux ont un autre désavantage: ils vous forcent subtilement à raisonner en termes d'espace comme si le monde informel auquel on s'attaque devait posséder une sorte d'analogue de l'espace existant entre les choses. Vous vous retrouvez alors avec une quantité phénoménale de "cellules" de processeur destinées seulement à simuler de l'espace vide! Von Neuman était autrefois tombé dans ce que je considère aujourd'hui comme un piège, lorsqu'il imagina son espace cellulaire presque rempli de cellules "au repos". Je considère à présent que l'espace ne doit pas être ainsi représenté de façon cartographique. Il existe une façon bien plus "économique".

Si on considère un "objet" fondamental, élémentaire ou même composé et complexe, j'ai décidé de le considérer comme un enregistrement qui possède en lui-même les paramètres nécessaires pour décrire toutes ses propriétés y compris ce qu'il faut pour le situer "spatialement" par rapport aux autres enregistrements. Ces derniers sont donc constitués à la fois de données référencées et de programmes exécutables.

Le grand programme général dont je n'avais encore qu'une

idée globale consistait essentiellement en deux passes: le calcul de l'ensemble des événements à traiter au pas suivant d'une part et l'exécution de ces événements d'autre part. Il va de soi que même les objets qui n'ont pas "eut la parole" dans une phase doivent être reconsidérés dans le calcul suivant puisqu'ils forment d'une façon ou d'une autre l'environnement des objets qui eux ont été soumis à un changement. C'est là tout le problème des interactions et je me creusais la cervelle pour trouver une astuce qui me permette d'accélérer le mouvement et de ne pas tout devoir recalculer à chaque passe.

Ainsi donc, je possédais, du moins je pensais posséder, le Moyen ou si on préfère, le support physique destiné à contenir mon univers. Quelques semaines de travail m'étaient encore nécessaires pour fignoler les moyens d'accès et les facilités de formation de mes enregistrements. Le Comment devenait chaque jour plus clair dans mon esprit mais seule une bonne idée de départ du Quoi me propulserait vers un début de réalisation effective. Je m'étais pourtant forgé un principe qu'avec un sourire de circonstance je m'amusais à nommer Principe de l'Obligation Universelle: "Un univers informel contient un certain nombre de règles du jeu inéluctables dues uniquement au support physique qui l'exécute!"

En fait, cela venait d'un sentiment encore confus de ce que je ne pouvais pas faire n'importe quoi avec mon univers en gestation. Il y avait des limitations irréductibles que ne pourraient contourner nulle astuce fût-elle informelle elle-même.

Ce jour-là, alors que Zi et Log se chamaillaient autour de la table de salon, je m'évertuais à faire fonctionner ensemble

un petit réseau de microprocesseurs dont la seule tâche consisterait à me permettre de parcourir l'immense mémoire qui dormait dans ma cave. Il fallait tout de même un certain parallélisme à ce niveau des opérations si je ne voulais pas avoir l'univers le plus lent de toutes les créations! Sommes toutes, je comptais quand même "voir" quelque chose se passer de mon vivant!

-Zi et Log cessez de tourner autour de cette fichue table! Par tous les Processeurs des Cinquante Quatre Enfers du Programmeur comment voulez-vous que je me concentre! Mais mes deux compagnons n'en ont que faire de mon projet et d'un air dédaigneux ils se postent devant la porte pour me faire comprendre que puisqu'il en est ainsi, ils iront jouer ailleurs. Avec un demi-sourire je leur donne la liberté demandée. Ils filèrent par la porte à présent ouverte et je restai comme pétrifié: le doigt replié encore levé comme si elle s'apprêtait à toquer, une jeune et jolie personne se tenait dans l'embrasure.

Nous restâmes tout un temps à nous contempler sans bouger comme si nous venions de faire une rencontre du troisième type particulièrement saisissante.

-Vous êtes ... commença-t-elle.

-Probablement, fis-je, mais vous ?

-Euh, eh bien si vous êtes EFFECTIVEMENT Phileas Grimlen, j'ai un message important pour vous. C'est le cas, entrez donc, installez-vous et racontez-moi ... de quoi s'agit-il au fait?

Et c'est là que l'affaire des « trous » dans la réalité observable commence. Le rôle joué par la femme. Je laisse de côté les éléments romantiques

pour passer à l'extrait suivant, même si mon père aurait préféré les garder, fleur bleue comme je m'en souviens !

Extrait 12 :

Un technicien me fit un signe et j'entendis la voix de Vic. Une sueur froide me dégouлина dans le dos.

-Alors est-ce que vous avez enfin été cherché Phileas Grimm ?

-C'est moi Vic, j'attendis les quelques secondes nécessaires à l'aller et retour du message.

-Ah, quand même! Ecoute, Phil, il se passe quelque chose de pas croyable, de tellement peu croyable que tous ces empotés me croient devenu fou!

-Tiens, tiens ...

-Comme je le perçois, pas tellement besoin de t'expliquer, hein Phil?

-Dégradation de l'environnement, Non ?

-Tout juste! A croire que ton truc est contagieux ou qu'il y a quelque chose qui s'effrite dans la réalité.

-On nous enregistre, Vic ...

-Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse! Ils ne vont tout de même pas me faire sauter non ?

-Je ne le pense pas, mais ... si tu m'expliquais exactement en quoi ça consiste ?

-J'y viens et crois-moi, ton aventure dans le bois était une plaisanterie à côté de ce qui m'arrive, car moi, cela fait déjà 20 heures que cela dure et j'aimerais assez que cela se termine !

-J'écoute Vic.

-Bougre de cœur de glace, voilà voilà... Imagine que tout-à-coup une partie de l'espace extérieur, dans un angle solide dont les paramètres n'ont, je pense, pas d'importance, a tout simplement disparu !

-Tu veux dire qu'une partie du ciel en avant de la marche de ton engin s'est effacée ?

-Tout juste, oh, pas tout, soit sans crainte, mais une partie suffisante pour que cela se remarque ! L'ennui, c'est que je me dirige droit dessus !

-Par quoi cela a-t-il été remplacé ?

-Par rien du tout pour ce qui est des yeux humains. Quant aux instruments, ils n'indiquent qu'une sorte de bruit de fond, légèrement coloré mais en dehors du spectre visible directement.

-Bien que cela soit surprenant, je ne vois pas en quoi il y a désaccord entre toi et la base ...

-C'est là que cela se corse, Phil, les télescopes du monde entier continuent de percevoir tout-à-fait correctement la portion du ciel qui, à moi, me manque !

-D'accord, mais il n'empêche que tes systèmes de mesures automatiques doivent d'une façon ou d'une autre confirmer tes allégations, ce bruit de fond ...

-Oh! oui, ils m'ont demandé de vérifier si rien n'occultait partiellement les multiples sens de détection de mon vaisseau. Le fait est que je n'ai rien trouvé et que tous les contrôles sont au vert ...

-Cela, ils ont le moyen de le percevoir d'ici aussi, non?

-NON, cela n'a pas été prévu pour des raisons évidentes d'économie, sommes toutes, c'est un vol habité et on peut tout de même demander à un humain d'assurer une

"CHECK LIST"!

-Si bien qu'ils croient que la panne t'a affolé dans le sens premier du terme au point que tu affirmerais contre toute attente que les voyants sont au vert alors qu'en fait, ils seraient au rouge ?

-C'est pour eux l'explication la plus probable et le fait que j'ai confirmé "à vue" les mesures des capteurs n'a pas du tout arrangé la situation.

-Bien, si je peux dire, je me fais à présent une idée plus claire de ce qui se passe.

-Ils connaissent pourtant mon profil psychologique mieux que ma propre mère ! Bon dieu, ils doivent savoir que cela ne fait pas partie de mes phantasmes !

-Là, tu t'avances un peu, Vic, dis-toi qu'au sujet de longs vols comme le tien ils ont dû en élaborer des théories et être mis dans l'obligation de les appliquer avant toute investigation un temps soit peu sérieuse.

Du coin de l'œil, je vis le docteur Richard s'agiter sur son siège.

-Soit, répondit-il enfin, ils appliquent les méthodes à leur disposition; mais tu en as une autre toi, trouves-tu un écho à tes propres spéculations?

-Plutôt, oui !

-Tu vois, ce qui les affole et qui me flanque également une trouille de tous les diables, c'est que tout se passe comme si devant moi il y avait une bulle de néant intégral ... et je n'ai nulle envie d'y pénétrer!

-Attends! Ta trajectoire, vue de la Terre a-t-elle subit une modification?

-Absolument pas !

-Dans ce cas, ce n'est qu'un ennui dans les perceptions, tu

n'es pas outillé pour contrôler si le champ de gravitation par exemple ne subit la même occultation dans la même zone?

-Non, je ne suis pas outillé pour cela, mais si cette "bulle", en admettant qu'il s'agit d'une bulle, est toute petite et ... toute proche?

-As-tu fait des mesures pour voir si le diamètre apparent de la "bulle" a augmenté?

-Oui, et pour autant que ces appareils de mesure valent encore quelque chose, il n'y a pas de variation sensible. Il faut dire qu'à l'échelle du système solaire j'avance comme un escargot.

-Est-ce que l'angle sous lequel il y a cette occultation peut être directement perçu depuis la Terre ou la Lune ?

-Non, on peut dire que je suis le seul privilégié dans le système à profiter de ce point de vue extraordinaire !

-As-tu essayé d'en avoir un écho quelconque ?

-Bien sûr, nous ne sommes pas des enfants de cœur, ce "trou" est soit très loin, soit se comporte effectivement comme un trou ... sans le fond!

-Ainsi toutes les explications physiques ont échoué ...

-C'est pourquoi ils me croient un peu "perturbé" et ont accepté que je t'en parle en direct.

-Oui, mais mes travaux ne sont pas encore suffisamment avancés pour que tout cela me semble clair. Il me faudrait un peu de temps pour y réfléchir.

-Phil, j'ai vraiment peur que ce truc ne m'avale ...

-Là, je crois pouvoir te tranquilliser, Vic, ce truc, comme tu dis est une absence de transmission de données en provenance d'une région bien précise. Dans mon petit modèle à moi, et puisque ta trajectoire ne se modifie pas, cela veut dire que les données essentielles à l'exécution des

programmes de mécanique céleste sont, elles, transmises d'une façon ou d'une autre. En fait, tu ES dans une bulle où certaines choses ne te parviennent plus, je suggère que si tu changes volontairement de trajectoire et modifie ton angle de visée, tout repassera à la normale. Le problème est: possèdes-tu une marge suffisante de carburant pour te permettre ce genre de fantaisie, ou bien faudra-t-il attendre ?

-La réponse que la base va donner, Phil, est évidente: « c'est le début du vol, on ne sait donc pas ce qui m'attend exactement dans les astéroïdes, il n'y a donc pas de réserve pour une fantaisie à laquelle ils n'adhèrent pas de toutes façons ».

-Alors, il te faudra attendre ...

-Disons, que je me sentirai moins anxieux maintenant que tu m'affirmes que ... je suis déjà à l'intérieur de l'ennui!

-Tu es le premier à trouver un "bug" dans le programme de dieu, Vic !

-J'espère seulement que son système ne va pas se "planter" Phil ...

-Dès que j'ai une idée plus consistante, je reviens te parler.

-D'accord, mais tâche de les convaincre de me traiter autrement que comme un demeuré hypernerveux, sinon, je suis effectivement bien capable de consommer un peu trop de ce précieux carburant pour faire la preuve de ce que j'avance.

-Ne demande pas trop à un programme qui a des "trous", Vic, reste sage et dors un peu à présent.

-Salut Phil.

-Bye, Vic.

Pendant que les techniciens de la base reprenaient le

contrôle de la communication et procédaient au "coucher" de l'astronaute comme on l'eût fait d'un roi d'autrefois, je me retournai vers le docteur Richard. Elle me regardait avec des yeux ronds qui semblaient hésiter entre l'incrédulité et la franche hostilité.

On voit en effet que la tension entre le fameux Phileas Grimlen et cette psychologue « docteur Richard » est de nature à produire des étincelles. Pourtant, et pendant ce temps, le-dit Phileas tentait sa création à lui !

Je trouve que mon père a été un peu lourd dans son argumentation. D'autant qu'aujourd'hui l'informatique a tellement évolué que même en temps que non informaticienne, je me rends bien compte que ses arguments sont légers voire obsolètes.

Un big-bang virtuel ?

Cet extrait me rend perplexe car j'y trouve pas mal d'élucubrations auxquelles je ne comprends pas grand chose. pourtant, afin de pouvoir me relire ensuite, je vais noter. cela m'aidera peut-être... Plus tard.

Extrait 13 :

Pour la cinquième fois, en quelques semaines, mon univers synthétique collapsa. J'étais au comble de l'irritabilité, ce genre de sensation que l'on éprouve quand on est en même temps excité et face à l'échec.

Je renvoyai tout le système dans les limbes et lentement les écrans s'éteignirent, les ventilations moururent et le silence feutré de mon salon m'attira. La mine probablement fort sombre, je me jetai dans mon fauteuil préféré et entrepris de faire le point. Je restais convaincu qu'un détail de procédure me manquait. Immédiatement, une série de faits m'apparurent, plus ou moins bien classé: ils provenaient des limitations irréductibles que j'avais rencontrées lors de mes différents essais. Par exemple il y avait cette analogie avec la dilatation du temps qui était très attirante.

Dans mon univers informel, tout déplacement correspond simplement à des variations dans les valeurs de certains paramètres de l'enregistrement propre à un objet. Plus cet objet est complexe dans ses interactions, plus le fichier exécutable correspondant est long. Quand un objet change de place, il ne la fait pas physiquement à l'intérieur de mon ordinateur, seules des valeurs numériques sont modifiées à l'intérieur du fichier correspondant qui est ensuite renvoyé en mémoire jusqu'à ce qu'il redevienne "le premier à devoir être traité". Pourtant tout se passe comme si le fichier, par sa taille et le nombre de modifications qu'il requiert, possédait l'équivalent d'une masse.

Ainsi, comme tout dans cet univers peut être vu comme un processus, et comme tout processus demande du temps pour

être exécuté, il apparaît une sorte de conflit entre certains d'entre eux. L'exemple le plus frappant était celui d'un fichier destiné à simuler une simple base de temps, en fait une horloge dont la seule activité est de faire tic-tac. Cette horloge est bien sûr en interaction constante avec les autres objets de l'univers et suite à celle-ci amenée à se déplacer. Comme la montre que vous portez à votre bras et qui, normalement, vous suit dans vos déplacements.

Un conflit apparaît alors entre les processus propres au déplacement de l'horloge et ceux relatifs au calcul du prochain tic ou du prochain tac. Or mon système informatique possède une vitesse, ou plutôt une fréquence de calcul finie et la limitation que cela impose rend le conflit intéressant. Il est impossible de changer les paramètres de position plus vite que ma machine ne calcule. Il s'ensuit qu'il existe dans tout univers informel une vitesse limite.

Etrange analogie avec la vitesse de la lumière. De plus, cette vitesse atteinte empêche de procéder à un quelconque autre calcul. Chaque fois que le fichier est rappelé, seul le processus correspondant au changement des paramètres de position peut être exécuté: l'horloge ne fait plus "tic-tac". Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'une similitude extraordinaire avec le phénomène relativiste de dilatation du temps me faisait de l'œil. Le paradoxe de Langevin prenait un relief tout-à-fait amusant: Un fichier et son "frère jumeau" sont initialisé. Le premier reste en place et les processus habituels concernant ses diverses transformations peuvent être exécutés. Mais le second se déplace tant et si bien que seuls ses processus de déplacements ont le temps d'être exécutés. Quand ils se retrouvent, le premier a subi

des transformations, il a "vieilli" et le second a utilisé tout son temps à se déplacer et n'a donc pas vieilli !

Je crois que voir tout en termes de "processus" qui nécessitent un temps déterminé d'exécution, jette pas mal de lumière sur les phénomènes physiques. Pour le comprendre, il faut bien sûr admettre que les objets de notre univers voient leurs transformations "traitées" par une sorte de mécanisme sous-jacent dont nous n'avons pas idée.

Ainsi, modifier la vitesse d'un "gros" fichier se fait plus lentement que pour un petit, donnant une sorte d'image de l'inertie si on compare la taille du fichier à sa "masse" informatique. Mais c'est dépendant de la façon dont le l'ai codé bien sûr.

Je tentai de me remémorer les autres analogies qui m'étaient apparues; Le fait que la contraction des longueurs est une sorte de conséquence de la dilatation du temps ; mais, tout m'échappait, comme l'eau bue par le sable, mon esprit avait tendance à se vider, à s'assécher en petits grains indépendants. Je sentais confusément en ces moments-là qu'un souffle léger d'un vent défavorable m'éparpillerait à jamais.

Je me secouai et me levant brusquement je me mis à arpenter mon salon. Les mouvements de mon corps semblaient me rendre une sorte de cohésion ... Cohésion, c'était le terme juste ... Cohésion, interactions, actions à distance, forces, attractions et répulsions, champ ou particules d'échange ... C'était là que le bât blessait. Tous mes univers d'essai avaient soit implosés soit explosés sous la pression globale d'interactions mal équilibrées. Tout ce que je pouvais en tirer comme enseignement, c'était que les forces à courte distance peuvent se permettre d'être

intenses. A longue distance, les forces doivent être faibles. La balance correcte, voilà la bonne question. Mais malheureusement, ce n'était pas la vraie raison de mes échecs; en fait, je n'étais pas arrivé à faire une simulation viable pour le système entier des forces d'interaction. Chaque objet de mon univers possédait un certain nombre de caractéristiques que l'on pourrait qualifier de passives, celles-ci spécifient la taille, la position, la vitesse ou ce qui en tient lieu, la direction de cette vitesse et une suite de paramètres utiles permettant de prendre des décisions au cours du temps au sujet de l'objet en question. En réalité, tout cela doit globalement servir à permettre de gérer les réactions de l'objet à son environnement: les autres objets. Une partie de ceux-là doivent également servir à traiter les mécanismes internes de l'objet, mais là, ce n'était pas un problème. Le réel problème venait des modalités suivant lesquelles un objet peut être informé de son environnement, en d'autres termes, comment perçoit-il les forces que le reste de l'univers exerce sur lui-même ?

Pour être "unitaire", j'avais d'abord imaginé que les interactions étaient également des processus. Elles nécessitent donc du temps pour être traitées et sont véhiculées par des fichiers-objets dont la particularité est de n'être que des "transporteurs" de messages et non plus soumis à l'action de ces messages. Grossso modo cela ressemblait furieusement à la notion de "particule d'échange" de la théorie quantique du champ ... Avec les propriété "quantiques" en moins dans un premier temps puisque je n'en voyais pas la nécessité. J'avais alors buté contre deux murs que d'après mes résultats infructueux, je n'avais pas franchis.

Le premier concerne le nombre de ces particules d'échange: alors que je n'avais pas voulu simuler le "vide" supposé exister entre les objets, pour le traiter de façon implicite ou virtuelle, très vite les particules d'échange me forçaient à rendre ma population d'objets arbitrairement grande et de fait, le "vide" devenait explicite parce que rempli de ces fichiers d'échange. La mémoire, pourtant grande de mon système finissait rapidement par saturer et l'univers simulé à "gélifier" comme une confiture. Cela me convainquit que ce n'était pas la bonne méthode.

Le deuxième écueil correspondait à la transmission d'informations entre un fichier-échange et un fichier-objet. Je l'avais résolu en mettant au point un processus dans lequel une mémoire adressable par le contenu était appelée par l'objet pour savoir si la position qu'il occupe est confondue avec celle d'un fichier d'échange. Mais tout cela ralentissait de façon catastrophique la simulation entière. Pour palier ces inconvénients, je m'étais dirigé un instant vers un autre mécanisme d'interactions entre objets: le champ résultant. Cela revenait en gros à calculer à chaque instant le centre de "masse" relatif à chaque type d'interactions pour l'univers simulé entier. Bien que peu satisfaisante, cette solution me permettait de n'envisager qu'un gros fichier "champ résultant" que pouvaient consulter tous les objets du système. Toutefois, je n'arrivais pas à mettre cette solution en oeuvre et elle me déplaisait en raison du caractère instantané des interactions qui n'avaient plus à être "propagées". Bref, mon cerveau me faisait penser à un grand pot de colle et mon moral s'en ressentait. Pendant ce temps Vic ne cessait de se diriger vers une sorte de trou qui n'avait rien du trou noir des astronomes et des

physiciens et moi je n'avais pas vraiment avancé dans l'approche d'une solution valable.

Je me décidai pour une promenade destinée à m'aérer les méninges. Sans qu'il soit nécessaire de leur dire d'une quelconque façon, Zi et Log furent aussitôt sur mes talons. Cela restait pour moi un vrai mystère qu'ils puissent faire la différence entre quelqu'un qui se lève de son fauteuil pour se livrer à une activité ménagère par exemple ou pour aller se promener.

Quelques minutes plus tard, la forêt toute proche nous avait absorbés.

Chaque fois que nous nous retrouvions ainsi sous l'épais feuillage, dans cette atmosphère de lumière tamisée et miroitante, je ne pouvais m'empêcher de me souvenir de cette première détérioration de la perception qui m'était arrivée si soudainement.

Je regardais Zi et Log jouer dans les feuilles mortes qui jonchaient en toute saison le sol de la forêt et je les voyais se poursuivre alternativement chasseur ou chassé, cherchant à diminuer la distance qui les séparait.

DISTANCE et PERCEPTION égale FORCE...

Je m'assis sur une souche, songeur. Tout-à-coup je voyais mes deux compagnons comme deux fichiers-objets qui sont exécutés alternativement, eux aussi, avec la loi du "premier à avoir quelque chose à modifier dans ses paramètres".

Pourtant ils faisaient plus que cela, ils interagissaient eux également, l'un percevant l'autre et cela influait sur leur comportement à la manière de forces.

Si, comme je l'avais implicitement admis, on considère le calcul qui donne ce "premier à être traité" comme un processus global qui n'est pas compté dans le temps des

fichiers-objets, alors tout pouvait encore être repensé autrement; on pouvait éventuellement limiter le nombre de "messages" qu'un fichier peut envoyer par unité de temps par une sorte de "conservation". Il fallait inventer une topologie plus pratique à mon espace informatique ... Il allait falloir reprendre pas mal de concepts à commencer par cette idée du "premier à devoir être traité".

Finalement quand je regarde Zi et Log se courir après, la première chose qui me frappe c'est qu'ils sont distincts ou encore: pas au même endroit! Traduisez: la distance, c'est avant tout une différence dans la position perçue. Ensuite cela peut devenir une quantité. Cette quantité se doit d'être une mesure de la différence obéissant à diverses lois de symétrie, d'inégalité triangulaire et de signe. Il faut donc d'abord penser à la différence et ENSUITE penser à la numériser.

Dans un monde informatique, si on attache un mot binaire de trois chiffres par exemple à la position d'un point, le sens de "différence" est non pas à approcher par l'équivalent décimal de zéro à sept de ces mots de trois "bits" mais plutôt par le nombre de bits qui les différencient: la distance de Hamming ! Ainsi dans mon exemple la distance maximum devient trois, ce qui est peu. Par contre d'un point quelconque on peut passer à trois points voisins immédiats en changeant successivement chacun des trois "bits" de position du point de départ.

L'équivalent décimal me donnait huit comme distance maximum alors que d'une valeur quelconque on ne peut passer qu'à deux voisins immédiats. En généralisant à n bits, un espace numérique a un diamètre de deux exposant n et un voisinage de deux points pour chaque point. Par

contre un espace de Hamming a un diamètre de n et un voisinage de n points par point.

Sommes toutes, un espace de Hamming est plus "petit" pour ce qui est des trajectoires en "ligne droite" mais extraordinairement plus dense. Je rejetai dans mon esprit avec la mention "à effacer" toutes les notions d'espace euclidiens ou assimilés par la différentielle. Dorénavant je penserais à l'espace comme à un espace de Hamming. En tous cas jusqu'à ce que je me "plante" pour d'autres raisons. Des notre retour de promenade, je m'attelai à la tâche plein d'espoirs. Je revins à mon idée antérieure de fichiers-message et commençai à en programmer une version utilisable.

Finalement, chaque fois qu'un fichier-objet "émettait" un message conformément aux lois d'interaction des règles du jeu de mon univers, il le transmettait à un fichier-message avec son identification. Ce dernier, au fur et à mesure que le temps passe, incrémentait un compteur qui donne le diamètre de la "bulle" sur laquelle ce message est disponible. Cette "bulle" est l'ensemble des "positions"; entendez: identité des autres fichiers-objet, qui diffèrent du fichier émetteur par autant de "caractères identificateurs" que le montre la valeur du compteur du fichier message.

J'y ajoutai des limitations du type: un message ne peut être lu qu'un nombre fini de fois avant d'être "consommé", et aussi: un fichier-objet ne peut pas émettre plus d'un nombre limité de messages par unité de temps. Cela revenait à associer à l'interaction une consommation d'énergie limitée en puissance pour l'objet émetteur et en quantité pour le message lui-même.

C'était amusant de constater qu'un message qui ne pouvait

plus être lu qu'une fois n'en "existait" pas moins potentiellement sur une sphère éventuellement assez grande de mon univers. Cela me rappelait toutes sortes de paradoxes qu'on trouve en physique concernant certaines corrélations "impossibles" dans les phénomènes d'interaction par particules d'échange. A sa "dernière lecture", mon fichier-message disparaissait d'un seul coup sur toute une région de l'espace ! Il me fallut quelques semaines d'un travail acharné pour créer les procédures de lecture par les fichiers-objet récepteurs, c'est-à-dire a priori n'importe quel autre objet que l'émetteur.

Il était impossible, sans des moyens financiers que je ne possédais plus, de rendre ces procédures fort "parallèles". Je dus trouver et opter pour une solution intermédiaire et rendre séquentielles la plus grande part d'entr'elles. Quelques astuces de "pipe-line" me permirent de me réconforter et de ne pas avoir, comme je le craignais, l'univers le plus lent de la création.

Enfin, je fus en possession d'une structure, qu'à à condition de bien équilibrer les intensités des interactions, serait à mon avis : "viable". Je m'attelai alors à la manière d'inspecter l'évolution de mon univers, d'y aller voir, en quelques sortes et de me donner la possibilité d'interpréter ce que j'allais "voir" comme informations. Le problème, c'est que je n'avais aucune idée de ce qu'il y aurait à voir. Visualiser des listes de nombres donnant les valeurs des différents paramètres de mes fichiers-objet manquait à la fois de poésie et d'efficacité. Leur associer un point de couleur sur un écran risquait de me limiter à des formes et des agrégats "microscopiques" au sens relatif bien sûr. Aussi en vins-je à une sorte de "téléobjectif" qui associait

un point de couleur à une portion de l'espace variable et qui prenait une couleur spécifique suivant "ce qui s'y trouvait" et l'état de ce qui s'y trouvait. Mon système de création de décor de jeux vidéo m'aida grandement en cette occasion car ma palette de couleurs était vraiment gigantesque.

Tout était prêt pour le "big bang" version informatique. J'avais une mémoire de masse remplie de fichiers-objets élémentaires et j'allais les faire entrer dans la ronde d'un univers informel. Le jeu des interstices possibles.

J'imaginais que la densité en fichiers objets allait croître de façon extraordinaire dans les tous premiers moments pour donner lieu ensuite à une sorte d'explosion. Bien sûr d'explosion, il n'y en aurait pas, seuls des paramètres associés à des fichiers objets se mettraient à varier rapidement en devenant de plus en plus différents les uns des autres, ce qui reviendrait à dire en termes de distance de Hamming, qu'ils s'éloigneraient.

Pour emplir fut-ce un tout petit peu mon univers de "matière", il allait falloir repasser de nombreuses fois le déroulement de la mémoire de masse que j'avais baptisée sans beaucoup d'imagination: genèse. Ma maison ronronnait littéralement sous l'effet conjugué des disques durs qui tournaient à toute vitesse dans leurs caissons au niveau du sous-sol, plusieurs écrans vierges pour l'instant, attendaient qu'il y ai quelque chose à montrer.

Je m'installai au seul écran dont le clavier me servait de contrôle, seul chemin par lequel je pourrais encore commander quoi que ce soit une fois le big bang déclenché.

/BOOT- BIG BANG

/ BIG-BANG RUNNING

Pas une variation dans l'atmosphère de mon salon, quelques bruits m'indiquant que les mémoires de masse accédaient à leurs disques, bref rien de "marquant" pour un commencement où le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'y avait QUE le verbe, QUE l'informel, la grammaire et la logique et RIEN de matériel si ce n'est la machine assez colossale, mais seulement de mon point de vue, sur laquelle tout cela "tournait".

Il se passait tellement de choses sur les écrans de visualisation que je ne parvenais pas à suivre quoi que ce soit, je me décidai pour une vision à grossissement minimum qui me donnerait une vue d'ensemble.

A peine ma vision s'accommodeait-elle que le téléphone sonna avec cet stridence énervante des objets qui ne vous laissent pas en paix. Toute la mémoire à ma disposition dans mon sous-sol servait de façon "active" et rien ne m'était resté pour garder une trace de ce qui se produirait au cours du temps. La quantité d'informations à mémoriser eût été de toutes manières gigantesque pour avoir une chance de servir un jour, aussi m'en étais-je passé.

le « trou » réel ou irréel ?

Après cet événement purement informatique d'un big-bang simulé, j'ai retrouvé un fragment des interactions de ce personnage Phileas avec la psychologue et le vol vers les astéroïdes de Vic.

Ce qui est clair... c'est que cela ne l'est pas !

En plus papa me laisse en plan en ne continuant ni l'une ni l'autre des facettes des aventures de ce Phileas. Faut dire à sa décharge qu'il n'avait aucune obligation, lui il s'amusait, et que je n'étais même pas née...

Extrait 14 :

Le téléphone persistait dans sa volonté de me distraire à ce moment crucial. D'un geste rageur, je le décrochai.

-Monsieur Grimm ou Grimlen ? fit une voix douce.

-Lui-même, répondis-je d'une voix aimable avec la plus parfaite hypocrisie. A qui ai-je l'honneur?

-C'est le docteur Richard, je vous téléphone au sujet de Vic ...

-Que se passe-t-il?

-Il veut faire une manœuvre que vous lui avez suggérée ...

-Moi? Mais je ...

-Si, si, nos enregistrements confirment bien que c'est votre idée.

-Peu importe, mais ... pourriez-vous me la rappeler et me mettre au courant de ce qui se passe, voyez-vous, je suis extrêmement occupé et ...

-La situation est critique, le vol pourrait être interrompu ...

-Mais JE ne peux rien Faire! Je commence précisément à ...

-Vic vous réclame à corps et à cris, Monsieur Grimm !

-Soit, j'arrive, rendez-vous à l'entrée de la station de communication. Vous me ferez entrer rapidement et par pitié qu'on ne perde pas de temps.

-Il s'agit d'une vie HUMAINE Monsieur Grimlen, et de votre ami aussi je pense ...

-Oui, je sais tout cela, mais ... Oh, et puis zut, nous n'avons pas le temps pour les justifications ! A tout de suite!

Je raccrochai, déchiré et honteux, regardai mes écrans de contrôle qui témoignaient d'une intense activité au sein de mon petit univers; tant d'événements allaient se dérouler pendant mon absence. Tout allait encore plus sûrement m'échapper et me devenir incompréhensible. J'eus une pensée pour l'éventuel "programmateur" de notre univers et me dit que lui aussi pouvait fort bien être absent "un court moment" depuis l'aube des temps...

Je sortis et filai comme un fou vers la station de communication qui semblait bien mal porter son nom.

A l'entrée, j'aperçus tout de suite Suzanne Richard qui était en grande conversation à force gestes avec les gardes. Je freinai brutalement et l'invitai à grimper dans mon véhicule. Je vis un des grades lever les épaules en signe d'impuissance et il leva la barrière. Suzanne s'assit, la portière claqua et ma voiture bondit en avant.

Pas trop longtemps après et sans qu'un mot ne fut échangé,

nous nous trouvions dans la salle de contrôle.

La salle était surpeuplée de techniciens. Un véritable arbre de Noël de voyants multicolores clignotait autour des consoles. Chacun avait une tâche précise affectée à un programme précis qui engendrait des questions prévues de longue date par des programmeurs en pagaille. La complexité de tout cela rendait une illusion de presque-intelligence de la part des ordinateurs de contrôle. Par liaisons satellite, la puissance de calcul et de prévisions réunie dans cette salle était proprement gigantesque.

Pourtant un fait absurde venait tout chambouler:

L'astronaute, là-bas près de la ceinture des astéroïdes ne "voyait" rien devant lui, ni avec ses yeux, ni avec ses appareils de mesure. Il voyait bien sur le côté et derrière lui mais pas devant. Pourtant, tous ses dispositifs de contrôle de panne étaient au vert !

La situation était intolérable par son apparente invraisemblance. On nous guida jusqu'à la console de communication directe. Quelques galonnés nous attendaient de pieds fermes avec l'air de ceux qui attendent des explications. Suzanne me présenta bien que j'imagine que ce fût de pure forme, ces gens ne m'avaient pas envoyé chercher s'ils ne me connaissaient pas au moins de nom. L'absurdité de ce genre de comportement déclencha dans ma tête un rire tonitruant et inextinguible qui, sur le moment, me sembla étrange et, je dirais, presque non-personnel en ce sens qu'il me semblait que ce n'était pas un rire qui venait de moi; j'avais bien plus l'impression "d'entendre" un rire. Toutefois, comme je me range assez facilement du côté des rieurs, je souris et mon entourage crut que je me comportais avec politesse aux présentations

que terminait Suzanne.

-Monsieur Grimlen, vous comprendrez aisément, j'en suis certain, que nous ne pouvons accéder aux volontés du Major Manfred. Déjà pour l'approche que nous avons prévue dans ce chaos de petits astres, nos calculateurs frisent la saturation. Vous êtes physicien de formation d'après mes renseignements et je suis convaincu que vous saisissez pleinement la portée de mon propos.

-Rassurez-vous, Monsieur, j'en ai pleinement conscience. Disons, qu'il s'agit de poser le problème sous un angle un peu différent: êtes-vous prêt à investir dans les trois jours qui viennent un potentiel de programmeur et d'analyste suffisant pour tenter la manœuvre suggérée par Vic.. je veux dire par le Major.

-Mais, c'est HORS de question glapit un colonel à la mine de roquet.

-Ecoutez, fis-je en essayant de faire taire le "rire" qui avait à nouveau repris dans ma tête, je n'ai en ma possession qu'une hypothèse au sujet de ce qui arrive à votre pilote et sa suggestion ne me paraît pas invraisemblable. Mettez-vous à sa place si ce n'est pas trop vous demander! Imaginez un instant que ce qu'il vous dit concernant ses observations est correct et non une hallucination.

Que feriez-vous?

-Nous n'avons pas à nous prêter à ce genre d'exercice, Monsieur Grimlen ! Chacun doit jouer SON rôle dans cette pièce ! Le prix à payer est trop élevé, cela clôture toute négociation, fit le "roquet-colonel".

-Attendez un peu, ajoutais-je, dites-moi, messieurs, si je comprends bien ce que DIT effectivement le colonel, c'est que hallucination ou pas, vos conclusions seraient les

mêmes. Il en découle que le vrai problème n'est plus la véracité de ce qu'affirme votre pilote mais bien que QUELLE QUE SOIT la perturbation dans ce vol, vous refuser d'y faire face pour des raisons "économiques". Ai-je bien compris, général?

Ce dernier déglutit visiblement avant de répondre et jeta un regard de reproche à Suzanne.

-Vous sautez trop vite aux conclusions, Monsieur Grimlen, vous pensez bien qu'une multitude de programmes de "rechange" existent dans un vol de cette importance ...

-Alors, si le Major avait eu une avarie d'un propulseur latéral qui se serait mis en marche pendant, disons, trois secondes, avant que les contrôles ne le réduisent à l'inaction et n'entament la procédure de réparation, vous auriez été réduit à notre situation actuelle?

-Non, bien sûr que non ! Se récria le général avec un peu de condescendance dans la voix.

-Alors, pourquoi le refuser MAINTENANT au Major, mais de façon délibérée ?

-Vous pensez qu'une manœuvre de ce genre suffirait ?

N'oubliez-vous pas que la correction doit pour entrer dans nos plans de vols, être effectuée dans la minute qui suit ? Sera-ce suffisant ?

-Je n'en ai pas la moindre idée, général, mais je crois que le Major apprécierait le geste.

-Mais, d'ici nous "voyons" ce qu'il ne voit plus ! s'écria le colonel dans une dernière tentative. Nous allons l'enfoncer dans son illusion !

-Pour autant qu'illusion il y ait ! rétorquais-je avec plus de flammes que je n'aurais voulu y mettre.

Le général sembla sensible à mon argumentation et le

docteur Richard faisait des efforts visibles pour cacher son contentement.

-Entrons-nous, oui ou non, en communication avec le Major ?

Somme toute, il me semble fort concerné par nos débats logiques, et comme je le connais, il a déjà dû se faire pour lui tout seul, dans sa capsule, des raisonnements forts similaires ...

-Ne poussez pas votre avantage trop loin, Monsieur Grimlen, rétorqua le Général, avec un regard qui me glaça tant il était chargé de l'assurance de son pouvoir.

-Que voulez-vous dire, général, interrogeais-je un peu perdu car je pensais que seul le colonel-roquet était un ennemi et que le général, du fait même de son apparente intelligence, devait tôt ou tard se rendre à une argumentation bien construite.

-Je veux dire précisément ceci, Monsieur : Que vous eussiez raison ou non n'est pas le point important, les argumentations les plus cohérentes ne tiennent pas face au grand public si la personne qui les soutient n'est pas rendue douteuse.

-Je ne vous ai en aucune façon menacé de rendre quoi que ce soit public! Encore que ... Si vous résistiez plus qu'il n'est tolérable, je pense que la presse trouverait bizarre vos options comme elles se présentent à l'instant.

-C'est de cela que je veux vous mettre en garde, Monsieur, continua le Général avec un calme qui m'impressionnait au plus haut point. Dans le monde scientifique, vous n'êtes rien ! Vous n'avez aucune envergure internationale, bien que je pense personnellement que cela ne vous rend peut-être pas justice. Mais la justice n'a rien à faire dans notre propos,

quelques mots de notre part et vos allégations QUELLES QU'ELLES PUISSENT ETRE seront tournées en dérision et considérées comme propos de farfelu qui pense encore que la conquête spatiale détraque le temps qu'il fait, si vous voyez ce que je veux dire.

-Je vois, en effet, Général, répondis-je, soumis comme je ne l'avais plus été depuis bien longtemps. C'est pourquoi mon but n'est pas de vous convaincre que je pourrais être "dangereux" pour votre programme, mais plutôt de vous convaincre que le Major, lui, pourrait voir les choses sous un angle différent et que ses décisions sont moins sujettes à des manipulations de la sorte que vous évoquez.

-Pour l'heure, s'écria le colonel-roquet, le Major vous croit cloué dans un lit d'hôpital avec une fracture de la jambe qui a mal tourné ! Le Général lança à son subordonné un regard chargé d'une somme de désir homicides qui réduit le colonel à un petit paquet peu impressionnant.

-On rencontre peu de joueurs qui empêchent l'adversaire de jouer leur trait quand c'est "à leur tour", mon Général ! conclus-je.

-Ne tentez pas de m'influencer avec des "règles" de pseudo-chevalerie, Monsieur Grimlen, je n'y suis, par profession, pas sensible.

-Croyez, mon Général, que je considère "cela" comme l'une des règles du "jeu" : l'honnêteté.

-Bien, très bien, Monsieur Grimm, vous m'avez convaincu que vous compreniez les tenants et les aboutissants de notre "partie". Je vais donc vous autoriser à entrer en communication avec votre ami en assumant que le moindre mot que vous serez amené à transmettre sera au préalable analysé. Le temps mort entre questions et réponses nous

permettra de réaliser cette manœuvre, aussi, tâchez de mesurer la portée de vos paroles!

-Malgré toutes vos restrictions déclarées explicitement ou purement mentales, vous me faites une confiance que je n'aurais jamais envisagée, mon Général!

-J'en suis conscient, Monsieur Grimlen, et je pense que vous avez eu l'occasion dans notre conversation de faire une évaluation à peu près correcte du point de non retour. Bien que je puisse briser à tout jamais votre réputation et quelle que soit sa valeur elle en a sûrement une pour vous, je n'en ai pas moins beaucoup d'égard pour votre souci de "cohérence logique", mais ceci est personnel... et doit le rester!

Je le regardai fixement, puis je sondai du regard le docteur Richard et enfin je baissai les yeux pour me regarder moi-même et y voir ce que je serais à même de supporter de la part de ces individus dont l'intelligence était soumise à un "plan" qui dépendait peut-être de facteurs que je n'envisageais pas.

-Soit, mettez-nous en communication, répondis-je finalement.

-La procédure, qui se fit dans un silence total, demanda quelques minutes. Devant le micro, je me sentais tout démunis et prêt à proférer d'abominables trahisons vis-à-vis de l'être en lequel ma confiance était totale et qui avait en moi le même genre de sentiment. Il allait falloir jouer une partie très serrée alors que mon univers se développait sans même quelqu'un pour le regarder, lui !

Je pouvais seulement me faire une idée de ce que mon père aurait pu ajouter à ces moments cruciaux

de ses petites nouvelles amusantes et « qui donnent à penser » pour le moins.

J'imagine facilement qu'il suggère à son copain astronaute de gaspiller un peu de masse réactive pour prendre des trajectoires voisines à la sienne. D'abord parallèles sur les parois de cylindres imaginaires centrés sur sa trajectoire primitive, ensuite embrassant les directions de cônes d'angle solide de plus en plus large.

Ainsi de son point d'observation dans le vide, il « regarderait » dans d'autres directions et pourrait peut-être chiffrer les paramètres du « bug » spatial.

Ensuite, moi je l'aurais tout simplement fait sortir soudainement de la « bulle » en question. Le doute aurait ainsi pu planer encore.

Du côté du « big-bang » virtuel, j'aurais décrit une longue suite d'échecs et ensuite l'oubli de la machine « en train de tourner » avec un univers plausible en développement à l'insu de son créateur. Une touche tragique aurait été qu'il coupe la source d'énergie sans plus regarder qu'en fait un univers était né ! Il n'en resterait que la trace figée en mémoire de l'état du système à ce moment-là. Un

peu trash mais... je ne suis pas une optimiste comme mon père.

Du côté de Glasq, j'aurais approfondi la question du langage corporel. Mais à son époque les idées n'étaient pas prêtes pour cela et les neurosciences encore dans les premiers balbutiements. Donc...

La décision

Ce matin, je dois avoir de sacrées poches sous les yeux. J'ai passé une bonne part de la nuit à terminer les enveloppes des envois imbibés de mon rétrovirus. Il y en a finalement plusieurs centaines. Je prends cette précaution parce que mon rétrovirus a beau être propre à se propager ensuite sur base d'un simple éternuement, je souhaite une couverture mondiale jusqu'au moindre archipel.

Finalement les idées concernant la possibilité que je fasse partie d'une simulation dans une réalité virtuelle tournant sur un invraisemblable calculateur de la taille d'une planète, ces idées diminuent la pression qui pèse sur moi. C'est un peu comme si je devais le faire pour ne pas rendre inutile toute l'affaire.

Puis il y a les masques. Jamais une telle mode ne pourrait s'établir parmi les humains me semble-t-il. Ou alors elle serait très utilisée pour mentir et cacher et non pour informer de l'état dans lequel on voudrait qu'autrui nous trouve.

Les carnavals, Venise, toutes ces manifestations déguisent pour autoriser plutôt des comportements

limites voire franchement criminels et non dans le but de la cité de Glasq.

Il y a aussi ce souci de parler du fond et de la forme avec cette histoire de main en forme de racine ou de racine en forme de main. La chose semblant indécidable par un effort de l'artiste. Escher fut un des principaux artistes à nous montrer les couples qui peuvent ainsi se jouer de nos sens et nous indiquer qu'ils ne sont que ce qu'ils sont : des outils pour aborder ce que l'on décide ensuite d'appeler la réalité. Des outils qui ont leurs limitations tant matérielles en fréquences ou en pouvoirs séparateur, que logicielles en reconnaissance de formes diverses et analogies.

Notre monde est donc limité mais non fermé. Nous ne cessons d'ajouter à la réalité par nos inventions et grâce à notre imagination.

Pourtant, toutes les caractéristiques de nos corps et de nos esprits ainsi que du couplage extraordinaire qu'ils forment, semblent actuellement noyées dans une tempête

d'informations erronées et souvent voulues comme telles. Les masques de notre univers humain sont « masqué » !

Et toutes nos propriétés d'homéostasie, de maintien de notre intégrité, nos capacités d'émotions, de craintes et d'empathie se retournent contre nous et nous enferment dans un jeu où les dés sont continuellement pipés.

Un jeu où les événements du monde sont relus sans arrêt pour vendre, acheter et rendre la situation inextricable aux acteurs humains. Il n'y a pas de complot, juste un phénomène auto-amplificateur qui nous conduit à notre perte.

Je vais donc envoyer ce rétrovirus qui va produire une prolifération locale et limitée des neurones miroirs et des neurotransmetteurs qui les excitent.

Ce surcroît soudain de capacité d'empathie sera-t-il un mieux ou une catastrophe ? C'est difficile à dire.

Je fais définitivement le pari que : oui, ce sera un saut évolutif produit de l'intérieur et oui, il sera favorable.

Je vais charger ma voiture et faire le tour des postes pour répartir mes envois dans une bonne partie de l'Europe.

De là : le monde.

*

* * *